



JULIE MASSICOTTE

PLONGER EN SOI POUR RENCONTRER L'AUTRE



ARTS

*Jean-Philippe
Baril Guérard*

«UNE
TEMPÊTE
PARFAITE»



PLEIN AIR

*Sortie
prendre l'air*

SOUS L'EAU
AVEC MARIO CYR



VINS

Planète Vins

SIX VINS POUR
LE BARBECUE

JULIE MASSICOTTE

PLONGER EN SOI POUR



FRANÇOIS HOUDE

francois.houde@lenouvelliste.qc.ca

C'est toujours le cœur battant que Julie Massicotte revient chanter à Trois-Rivières, chez elle. Son prochain retour, le 6 juin dans le cadre du spectacle *Les Immortels*, est teinté d'une fébrilité plus intense encore après quatorze mois pénibles pour l'industrie du spectacle.

«Comme tant d'autres, avec *Les Immortels*, on a vécu l'annulation de plusieurs représentations pendant la pandémie, confiait la chanteuse au *Nouvelliste* la semaine dernière, mais là, on sent vraiment que les choses reprennent tranquillement. Ça fait tellement de bien!»

On ne peut évidemment pas parler d'un retour à la normale puisque les salles sont encore limitées à un maximum de 250 spectateurs, mais de communier à l'énergie d'un public



«Je dois dire que je me retrouve dans une zone très positive présentement : j'ai envie d'explorer des choses, de me faire confiance. Je veux nourrir plus profondément la rencontre et le partage; c'est comme ça que j'aborde la création.»

en chair et en os demeure un privilège qui galvanise tout interprète. «C'est très étrange de voir les gens portant le masque devant soi dans la salle mais on sent très clairement que le public est comblé de pouvoir assister à un spectacle.» Elle aurait pu dire participer parce que la privation de représentations en présence a fait comprendre que le public fait aussi partie de tout spectacle de scène.

Les Immortels mise sur la corde éternellement sensible de la nostalgie en offrant au public les grands succès de géants défunts de la chanson française: Dalida, Édith Piaf, Gilbert Bécaud, Joe Dassin, Johnny Halliday. «C'est ce qu'on peut appeler un *feel good*

show, résume Julie Massicotte qui prête sa voix au répertoire de Dalida. Le public rit, chante et surtout, vit des émotions et je pense que c'est très exactement ce dont les gens ont envie en revenant dans les salles. Ils ont terriblement besoin de se laisser bercer par des airs qu'ils aiment.»

Si elle s'offre en solo des classiques comme *J'attendrai*, *Il venait d'avoir 18 ans* ou *Gigi L'Amoroso*, le spectacle repose également sur les très professionnelles épaules d'autres interprètes de haut niveau en Rita Tabbakh, David Thibault, Martin Giroux et Philippe Berghella. «On est tous tellement heureux de reprendre ce spectacle-là. La dernière année nous a fait réaliser

plein de choses dont l'importance de se faire du bien et de partager avec le public.»

«Personnellement, j'ai un *fun* fou à chanter Dalida. Ça va chercher toutes sortes de facettes de l'émotion. À l'âge que j'ai, avec le métier que j'ai, je prends toute la mesure de son personnage et de son propos. On a tendance à prendre son répertoire à la légère alors que ce sont souvent des chansons lourdes de sens et d'émotions. Par exemple, quand on s'attarde aux paroles de *Il venait d'avoir 18 ans*, on y perçoit la douleur intime de la femme qui se voit vieillir. Malgré les masques lors des représentations, je peux voir dans les yeux des femmes du public combien ces chansons

Au sein du spectacle *Les Immortels* qui sera présenté au Théâtre du cégep de Trois-Rivières ce dimanche, Julie Massicotte renoue avec la scène dans le répertoire de Dalida.— PHOTO: ANDRÉ CHEVRIER.

viennent les toucher. C'est un vrai cadeau que d'interpréter ce répertoire.»

Le plaisir est décuplé par la formule mise de l'avant en ce contexte de pandémie qui implique une place plus prépondérante des interprètes; ils ne sont accompagnés que par deux

RENCONTRER L'AUTRE

musiciens, un bassiste et une claviériste. «On a expérimenté ça quand on a présenté le spectacle au Club Tropical, en Floride il y a un certain temps et ça a très bien marché. Ça ramène les œuvres à l'essentiel. On se rend compte qu'une bonne chanson reste une bonne chanson et qu'elle n'a pas forcément besoin d'un gros enrobage.»

UNE BONNE PÉRIODE

Le paradoxe chez Julie Massicotte, c'est que malgré cette pandémie qui n'en finit pas, elle vit de beaux moments professionnels. Son spectacle *Je ne suis qu'une chanson* consacré au répertoire de Ginette Reno repart à l'automne et les billets s'écoulent à bon rythme. Il y a entre elle et le répertoire de la grande dame, il convient de le dire, une connivence comme on n'en voit pas si souvent. «Chaque semaine, j'ai de nouvelles dates qui s'ajoutent. Ça va super bien. C'est un autre répertoire qui ma

va très bien.»

Elle a aussi profité de la pandémie pour mettre sur pied un petit projet personnel. Ça s'appelle *les Jeudredis avec Julie*. En direct sur sa page Facebook elle crée ce qu'elle appelle son «petit show de TV» tous les jeudis à 17 h 30 dans un contexte qui s'apparente à une rencontre entre amis. Elle jase avec les visiteurs, leur chante des bouts de chanson, déguste tranquillement l'apéro avec eux. «Trente minutes chaque semaine pour apprendre à se connaître», annonce sa page Facebook. Julie Massicotte adore cette proposition. Elle a son petit groupe de fans qui doivent beaucoup aimer puisqu'ils reviennent fidèlement chaque semaine depuis qu'elle a instauré le tout en février.

«J'aime les gens, plaide-t-elle comme si ce n'était pas évident. Après les spectacles, je vais toujours les voir, pas par obligation, parce que j'aime ce contact. En temps normaux, je leur fais des câlins mais là, on fait autrement.

Je ne fais pas des spectacles pour faire des spectacles ou pour me faire applaudir. C'est toujours une volonté de partage que je manifeste et c'est aussi ce que je fais avec mes *Jeudredis avec Julie*.»

Autre jolie nouvelle: elle a été invitée à participer à une courte résidence de création dans le coin de Ham-Nord au Centre-du-Québec. Deux jours consacrés à écrire des chansons, un tout nouvel embranchement dans son parcours d'artiste. «J'ai écrit un petit peu déjà, surtout des choses à saveur humoristique mais, en participant à un atelier Libère ta parole avec Mathieu Lippé, j'ai ouvert certaines portes. J'ai en moi plein de créativité qui ne demande qu'à s'exprimer et j'ai envie d'explorer cette facette. Ça fait partie de ce que la pandémie m'a apporté.»

«Je dois dire que je me retrouve dans une zone très positive présentement: j'ai envie d'explorer des choses, de me faire confiance. Je veux nourrir plus

profondément la rencontre et le partage; c'est comme ça que j'aborde la création. Je ne sais pas où ça peut me mener mais je me lance. Ce qui compte à ce stade de ma vie, c'est de faire les choses avec amour. Je veux être fidèle à la vérité que je porte en moi et la partager.»

Elle propose la chose sans prétention. Elle sait qu'elle plaira à certains, pas à d'autres; qu'importe. L'important, c'est d'être elle-même, de l'offrir avec bienveillance, de communier avec ceux et celles qui se reconnaissent en elle. Plonger en soi-même pour entrer en contact avec l'autre. Elle en est là dans son parcours. Nourrie par davantage que le talent qu'on lui reconnaît depuis toujours, elle a la confiance et la maturité pour en faire l'instrument de liens avec ceux qui sont, comme elle, disponibles. Gratuitement. Pour l'intime satisfaction de l'échange vrai, de cœur à cœur. Comme elle chante: de cœur à cœur.



HAUTE DÉMOLITION DE JEAN-PHILIPPE BARIL GUÉRARD

«KUNE TEMPÊTE PARFAITE»



KIM ALARIE
kim.alarie@lenouvelliste.qc.ca

On le croit sur parole quand Jean-Philippe Baril Guérard dit qu'il ne s'attendait pas à toute l'attention, médiatique, entre autres, que provoque son dernier roman *Haute démolition* où il plonge, avec son personnage d'humoriste fraîchement sorti de l'École nationale de l'humour, dans des sillons sombres du milieu.

«Je ne pensais pas que ce serait intéressant pour le grand public. Je pensais que ce livre toucherait les humoristes, leurs cordes sensibles et les intéresserait eux mais je ne pensais pas que les gens allaient embarquer autant, confie l'auteur en entrevue téléphonique. Je pense aussi que c'est parce que tout le monde a un rapport avec l'humour au Québec. Soit les gens aiment, soit ils haïssent. D'autres disent que ça prend trop de place. Il y en a qui aiment beaucoup le milieu mais qui sont un peu déçus de tout ce qui est sorti l'an dernier», énumère-t-il en faisant référence à la vague de dénonciations d'inconduites sexuelles.

Le roman traite d'ailleurs le sujet de front. Le personnage central du roman, Raphaël, verra son ami, un humoriste en pleine ascension, être la cible de dénonciations. Impossible de passer sous silence la résonance avec l'actualité qui n'est pas étrangère au succès qu'il connaît. «Il y avait une tempête parfaite pour qu'on parle du livre», admet-il.

L'histoire plonge aussi dans les relations de pouvoir, la compétition, la consommation d'alcool et de drogue et un immense

chagrin d'amour. Des sujets universels qui débordent amplement du milieu de l'humour.

«C'est ce qui est intéressant dans un livre, on peut aller dans l'extrêmement personnel, l'extrêmement intime, pour rejoindre l'universel. Une chose qui m'a été dite à propos de *Haute démolition* c'est: «oui, tu parles de pouvoir chez les humoristes et à quel point ça peut corrompre et que ça peut mener à des situations d'abus mais j'ai l'impression d'avoir vu mon milieu là-dedans.» Souvent les gens tracent des parallèles même quand ce n'est pas leur histoire à eux. Ça, c'est un super compliment que j'aime recevoir.»

UNE DÉMARCHE DE RECHERCHE QUI FAIT JASER

L'idée de ce petit dernier a germé alors qu'il rédigeait un article pour la revue *Nouveau Projet* - le texte est d'ailleurs en nomination au Prix du magazine canadien 2021- sur le monde de l'humour dans lequel il avait fait une incursion pour l'occasion. Cette expérience lui a permis de faire une substantielle collecte d'information. Comme pour tous les livres qu'il a écrits, *Haute démolition* étant son quatrième, Jean-Philippe Baril Guérard s'est toujours imposé un important travail de recherche. Cette fois, le processus retient l'attention parce qu'on y retrouve le nom de Rosalie Vaillancourt qui avait dénoncé, en compagnie de huit autres femmes, les comportements déplacés de Julien Lacroix dans un article du *Devoir* paru l'été dernier.

«Évidemment ça attirait plus l'attention mais c'est quelque chose que je fais toujours. Quand j'ai travaillé sur *Manuel de la vie sauvage*, j'ai parlé à des avocats et des gens qui travaillaient pour toutes sortes de compagnies

à Montréal, même chose pour *Royal* où j'ai parlé avec plein d'étudiants en droit, des gens qui m'ont donné leur perspective. Ça fait toujours partie de ma démarche mais là j'ai vraiment poussé ça plus loin», raconte-t-il.

«Ce qui m'intéresse quand j'écris sur des milieux pointus, c'est de savoir comment le milieu parle de lui-même. Je vois les gens devenir auto-critiques de leur milieu et j'ai l'impression que je vois ça dans tous les milieux. Les avocats sont

critiques; ils ont des *insides* sur le milieu du droit et quand tu n'es pas là-dedans, tu ne peux pas le soupçonner.»

Plonger dans le milieu de l'humour c'est, évidemment, parler des humoristes mais aussi de tout l'écosystème qui gravite autour d'eux. Dans sa recherche, Jean-Philippe Baril Guérard a donc tenu à obtenir d'autres points de vue, dont celui de Sophi Carrier, gérante de l'Agence SPM, qui figure dans la liste des remerciements.

«C'était tellement intéressant d'avoir le regard d'une gérante sur ça. Un des enjeux c'est à quel point les humoristes deviennent des machines à cash et ce n'est pas dans l'intérêt d'un gérant ou d'un producteur de dire à un artiste de prendre un break», rapporte l'écrivain. «Sophi me disait qu'elle a dû gérer des artistes qui avaient des problèmes de santé mentale ou qui n'allaient pas bien ou encore quelqu'un qui vit un deuil ou une peine d'amour. Elle disait que ça fait partie de



sa job d'accompagner l'artiste mais que ce ne sont pas tous les gérants qui font ça. L'aspect humain n'est pas une priorité pour tout le monde qui travaille dans ce milieu. Par contre, je tiens à le dire, j'ai parlé à des gens qui me disaient: "Si mon gérant ou ma gérante n'avait pas été là, je ne serais pas passé à travers une mauvaise passe." Alors ça peut vraiment être quelqu'un qui est ultra important», mentionne-t-il avant d'y ajouter sa propre expérience. «Je pense

juste à moi, la relation que j'ai avec mon agente, elle m'a vu dans tous mes états et des fois, sans elle, j'aurais imploré... Il y a du monde extraordinaire mais, comme je raconte une histoire, je me suis intéressé à ce qu'il y a de plus *dark*, de moins joli.»

Dans son histoire, il présente deux gérants qui ont des profils bien différents, ce qui lui permet également d'exploiter toute une gamme de situations.

«J'ai donné plusieurs versions d'un même personnage, d'un

même cliché. J'avais l'idée du gérant mais le fait d'en avoir plus qu'un, on peut aller dans différentes directions et nuancer.»

Jean-Philippe Baril Guérard présente son quatrième roman *Haute démolition* — PHOTO DAVID BOILY, LA PRESSE

UN IMPACT NÉGATIF?

Bien que le récit de Jean-Philippe Baril Guérard soit fictif, il avoue lui-même s'appuyer sur une assise bien réelle. «Quand j'ai écrit *Royal*, beaucoup de gens disaient: "c'est un roman où il dénonce les avocats". Ce n'était vraiment pas ça! Je m'intéressais à une portion très fine de la réalité mais il faut dire, d'abord et avant tout, que c'est de la fiction, mais je ne nie pas que je me base sur quelque chose qui est vrai.»

En exposant les éléments moins reluisants du milieu de l'humour, n'a-t-il pas eu peur d'en subir certains contrecoups? De perdre certains contrats?

«J'avais envie de penser ça mais, le son de cloche que j'ai eu de personnes du milieu, c'est qu'ils trouvent ça cathartique. Ce n'est pas comme une histoire à prendre au premier degré mais comme une façon de purger le méchant et de crever l'abcès. Je pense que ça leur fait du bien de l'aborder. Les humoristes eux-mêmes sur scène se posent la question de comment en parler. Comment tu fais, par exemple, pour gérer le fait que quelqu'un avec qui tu as collaboré pendant plusieurs années, et qui était ton ami, est rendu *cancelled* et qu'il a eu des comportements problématiques? C'est *tough*. Que ce soit fait par quelqu'un d'autre qui ne vient pas du milieu ça peut faire du bien de crever l'abcès autrement.»

Cette distance par rapport au sujet l'installait dans une position plus confortable pour se lancer dans l'écriture du récit.

«Je ne connais pas assez le milieu de l'humour pour avoir le nez trop collé dessus et en saisir toutes les nuances mais je le connais quand même assez pour avoir l'impression de comprendre un peu. Je suis dans la position où, un peu comme un journaliste, j'imagine, tu as l'impression de creuser un *beat* depuis assez longtemps pour bien connaître le sujet sans être dedans.»

Il a bien eu des réactions négatives mais elles sont venues d'ailleurs.

«Les pires réactions que j'ai eues ce sont des gens du milieu littéraire qui trouvaient que le livre avait trop d'*exposure* pour la qualité qu'il a. C'est une opinion. Je suis d'accord que l'attention que le livre a eue n'est pas proportionnelle à sa qualité artistique», lance sans amertume le Plessisvillois d'origine.

L'IDÉE DE LA NARRATRICE

Si toutes les réactions positives

qu'il reçoit permettent de croire que l'auteur a visé dans le mille sur le fond, il a également fait des choix sur la forme qui amène une autre dimension à son histoire notamment en utilisant une narration à la deuxième personne et au futur. «C'est le genre d'idée qui peut être une fausse bonne idée», rigole celui qui avoue se poser la question à chacun des livres.

«Parfois, l'histoire est aussi importante que comment on la raconte.»

«La narration par Laurie (une



«Ce n'est pas comme une histoire à prendre au premier degré mais comme une façon de purger le méchant et de crever l'abcès. Je pense que ça leur fait du bien de l'aborder.»

script-éditrice de talent qui dévoilera au personnage principal, Raphaël, ce qui l'attend dans l'avenir s'il l'embrasse) donne un autre *edge* au récit et qui n'est pas simplement l'histoire de Raphaël. Ça change complètement le regard qu'on a et ça permet d'aller chercher une certaine profondeur émotionnelle qui est différente dans certaines scènes parce que le regard change, expose-t-il. Il y avait une ironie que j'essayais de développer puisque le personnage qui parle tout le long, c'est le personnage auquel on n'accorde pas de parole finalement. Elle raconte l'histoire mais son opinion, comment elle se sent, Raphaël ne lui donne pas l'espace pour l'exprimer. Je voulais créer un double jeu avec ça.»

Chose certaine, l'auteur a mis la barre haut pour son prochain ouvrage qui viendra avec un peu plus de stress conclut-il.



15 ANS D'AMITIÉ ET DE CORRESPONDANCE

Louise Portal et Jeannette Rivière publient leurs échanges les plus significatifs

DANIEL CÔTÉ
dcote@lequotidien.com

Écrire pour une personne seulement et le faire sur le long cours, une carte postale ou une lettre à la fois. C'est le projet que mènent Jeannette Rivière et Louise Portal depuis leur rencontre en 2006, à l'occasion d'un festival de contes tenu aux Îles-de-la-Madeleine. Mère de l'organisateur de cet événement, Sylvain Rivière, celle qui était alors octogénaire s'est retrouvée à côté de l'auteure à l'occasion d'un souper. Il a suffi d'une brève interaction pour

donner naissance à une riche amitié.

« Elle a échappé son châle et je l'ai récupéré d'une manière assez romanesque, mentionne Louise Portal au cours d'une entrevue accordée au *Progrès*. Je jour-là, j'ai eu un coup de foudre pour cette femme à la fois belle, articulée et bienveillante. Très vite, nous avons commencé à nous envoyer des lettres, puis je lui a demandé d'être ma grand-mère

d'adoption. Je n'avais que 12 ans, en effet, lorsque j'ai perdu ma grand-mère Appoline, la mère de ma mère. »

Tenue à sa résidence du lac Clair, à Saint-David-de-Falardeau, la rencontre a porté sur le livre *L'héritage des mots - Correspondance entre deux rives*, publié chez *Druide*. En librairie dès le 9 juin, cet ouvrage réunit les textes les plus significatifs échangés entre la Saguenéenne et son amie gaspésienne, maintenant âgée de 100

ans. Il témoigne de leur profond attachement, autant que de leurs points de convergence, qui transcendent les générations.

Les deux voient la vie comme une aventure fascinante, en dépit des épreuves qui l'accompagnent. Chacune a subi des deuils, certains plus lourds que d'autres. Il y a eu des déménagements, aussi, l'abandon de lieux qui leur étaient chers, mais chaque fois, elles se sont recentrées sur l'essentiel. Empreinte de poésie, leur vision



DANS LE COURT MÉTRAGE ZÉNITH

RETOUR SUR LE PLATEAU APRÈS UNE LONGUE PAUSE

DANIEL CÔTÉ
dcote@lequotidien.com

«Je n'ai pas été sur un plateau de tournage depuis un an et demi. Ça va faire du bien de retrouver cette famille», a lancé Louise Portal, quelques jours avant de se diriger vers la Gaspésie afin de participer à la création d'un court métrage. Ce projet baptisé *Zénith* marque la fin d'une pause exceptionnellement longue pour la comédienne, dont les débuts remontent à 50 ans.

C'est pourquoi elle se réjouissait à l'idée de travailler pendant quatre jours aux côtés de ses camarades Marilyn Castonguay et David Savard, sous la direction du réalisateur Mathieu Cyr.

«Il est revenu en Gaspésie après avoir vécu quelques années à Montréal. C'est sa boîte qui produit le court métrage, une fiction où j'incarnerai la mère de David, précise la comédienne. Il y a un suspense et on se demande comment faire la part des choses entre l'amour, la maternité et un secret lourdement gardé.»

Détail intéressant, le tournage a eu lieu à Carleton-sur-Mer, près de la municipalité de Maria où réside Jeannette Rivière, son amie centenaire qui consigne le livre *L'héritage des mots - Correspondance entre deux rives*. «Mathieu ne connaissait pas mon lien avec Maria. Ce n'est pas la raison pour laquelle on m'a invitée», raconte Louise Portal.

Elle qui a participé à 40 longs métrages, dont plusieurs ont marqué l'histoire du septième art au Québec, a découvert le court il y a un quart de siècle. Près de 25 productions ont intégré son nom au générique, dont plusieurs ont fait partie de la programmation du festival REGARD. «Raconter une histoire en 15 minutes constitue un tour de force», affirme la comédienne.

«Il n'y a pas beaucoup de rôles pour les 60 ans et plus»

LONGS MÉTRAGES

Quant aux longs métrages, il en reste deux à découvrir, auxquels elle a prêté son concours en 2019. Signe des temps, ils ont pour trait commun d'avoir amené Louise Portal à camper le rôle d'une mère. Dans *Confessions*, par exemple, son fils sera Luc Picard, qu'on retrouve également derrière la caméra.

Dans *Le guide de la famille parfaite*, par ailleurs, elle formera un couple en compagnie du comédien Gilles Renaud. Leur garçon sera Louis Morissette dans cette comédie signée Ricardo Trogi.

du monde irrigue leur correspondance, qui ne tient pas uniquement à des mots.

«Dans ses lettres, Jeannette met des plumes, parfois un bout de dentelle, parce qu'elle sait qu'à l'école, j'ai eu peu d'étoiles dans mes cahiers. Elle aime décorer et c'est pareil pour moi», relate Louise Portal en ouvrant les cartables où sont regroupés les envois de son amie, de même que les siens. Il suffit de voir leurs collages, leurs dessins, dont certains figurent dans le livre, pour percevoir la sollicitude qui anime les deux femmes.

Ce qui ressort dès les premières pages, c'est aussi leur rapport égalitaire. Oui, Jeannette Rivière suit les activités professionnelles de son amie, mais ses lettres s'adressent à la femme, pas à l'actrice. À l'inverse, Louise Portal apprécie la sagesse avec laquelle sa correspondante compose avec le grand âge. «Jeannette est sereine face à la mort et moi aussi, par rapport à

elle. En attendant, cette présence m'est précieuse. Une présence fidèle», fait-elle observer.

Même à distance, comme ce fut le cas pendant le plus clair de la crise sanitaire, la Saguenéenne est émerveillée par la manière d'être de son amie, qui vit dans une maison pour personnes âgées située à Maria. Elle ne laisse jamais passer les Fêtes sans envoyer une carte de vœux, voire un cadeau, à tous les résidents.

«C'est de la générosité! Le genre de chose qu'on retrouve dans ce livre qui fait du bien», énonce sa coauteure.

Il s'agit du quatrième ouvrage de la Gaspésienne, mais du premier qui porte deux signatures. Son fils, Sylvain, souhaitait qu'elle reprenne la plume en solo, mais avait essuyé un refus. Il s'est alors tourné vers sa correspondante, en se disant que leurs échanges méritaient de vivre dans l'espace public. «Moi aussi, j'étais d'accord et j'en ai parlé à Jeannette», raconte Louise Portal.

«Écrire, mettre un timbre. Aller au bureau de poste. Il y a tout ça dans l'art épistolaire», fait valoir Louise Portal, dont le nouveau livre témoigne des bienfaits que procure cette activité à laquelle elle souscrit depuis longtemps. Il a pour titre *L'héritage des mots - Correspondance entre deux rives*.

— LE PROGRÈS, ROCKET LAVOIE

La réponse est venue rapidement: «Mais oui, ma petite Louise.»

L'auteure souhaite que ce livre donne aux gens le goût de prendre la plume. Elle qui a fondé les Correspondances d'Eastman avec Jacques Allard, qui y a présenté un spectacle s'appuyant sur des lettres échangées avec son père, le poète-médecin Marcel Portal, sait quel bien procure cette activité. «Écrire. Mettre un timbre. Aller au bureau de poste. Il y a tout ça dans l'art épistolaire. Mieux qu'un texto, ça montre l'affection qu'on porte à l'autre», estime Louise Portal.

SÉBASTIEN CHABOT

UN AUTEUR
SOUS INFLUENCE

ÉRIC MOREAULT
emoreault@lesoleil.com

Sébastien Chabot fait une rencontre déterminante lorsqu'il fréquente le cégep de Matane. Son prof de philo Nestor Turcotte lui donne «ses premiers livres». Une vingtaine d'années plus tard, alors qu'il enseigne la littérature québécoise, c'est Alison Rioux, une étudiante, qui l'initie à l'univers du black metal scandinave. La collision de ces deux trajectoires a produit *Noir métal*, un cinquième roman, crépusculaire et fantastique.

L'auteur portait déjà en lui les germes de cet étonnant amalgame. La «sensibilité artistique» était là avant que son mentor le guide vers l'écriture. Et il était fasciné par la littérature scandinave — il lit le suédois. Par contre, côté musical, il penche plutôt vers Wagner, rigole-t-il en entrevue au *Soleil*.

Sebastian, son antihéros, a des points communs avec Siegfried, incarnation de la jeunesse dans *L'anneau du Nibelung* du compositeur allemand. Même s'il s'agit d'un chanteur métal dans le roman, qui a choisi de se taire! C'est une des nombreuses dichotomies qui parsèment cet étonnant récit.

Les oppositions foisonnent, et ne sont pas toujours nettement tranchées, entre le bien et le mal, le jour et la nuit, le blanc et le noir.

Grossièrement résumé, Sebastian revient dans son village natal de Sainte-Florence après un séjour en centre jeunesse, bien décidé à se venger.

«Le vrai propos du livre, c'est un traumatisme d'enfance, lié à un sacrifice. Ça aurait été trop facile de parler tout simplement d'agression sexuelle, de pédophilie. Les enfants traumatisés peuvent vivre des événements de mutisme. Les victimes ont souvent leur agression au travers de la gorge, qui les empêche de parler», souligne Sébastien Chabot.

On peut évidemment lire le roman comme un jeu de pistes biographiques. Sébastien /

LA LECTURE
CHEZ LES ADOS :
«C'EST COMPLIQUÉ»

Il y a peu, en entrevue au *Soleil*, Gaëtan Brulotte s'inquiétait qu'il lui était extrêmement difficile de faire lire à ses étudiants américains un roman complet. Sébastien Chabot est bien placé pour en parler, lui qui fut chargé de cours en littérature à l'UQAR pendant une dizaine d'années et qui enseigne maintenant la littérature au cégep de Rimouski. Alors qu'en est-il?

«C'est compliqué. Au cégep, il y a une attitude très pratique. «Je vais lire ça s'il y a une évaluation. Je ne lirai pas

ça pour rien.» Le savoir pour le savoir, ils ne sont pas là-dedans pantoute. C'est mon travail de leur faire aimer ça.»

Ce ne sont pas de grands lecteurs, confirme-t-il. «Mais je finis mes sessions et c'est toujours émouvant quand ça marche assez bien. Je ne dis pas ça pour me lancer des fleurs. Mais plusieurs finissent par dire : «J'aime pas la littérature, mais tu m'en as tellement parlé en tripant que je vais peut-être jeter un œil.» Pour moi, c'est mission accomplie!»

ÉRIC MOREAULT

Sébastien Chabot explore le côté obscur de la psyché humaine avec *Noir métal*. — PHOTO JEAN-FRANÇOIS BÉRUBÉ

Sebastian, qui est sous la protection (non désirée) de l'inspecteur... Chabà! Et l'action s'y déroule dans le village natal de l'écrivain (qu'il dissimulait sous le nom de Sainte-Souffrance dans son roman *Le chant des mouches*, 2007).

«C'est une permission que je me suis donnée. Le Trois-Pistoles de Victor Lévy-Beaulieu n'est pas le Trois-Pistoles du réel», explique-t-il.

Une forme d'affranchissement du tangible pour mieux explorer un univers plus surréaliste à la David Lynch : «*Twin Peaks*, mon roman est dans ces eaux-là, un peu policier, décalé, avec des personnages bizarres, des scènes étranges...»

Cinéphile avide, il cite aussi Kubrick, Visconti, etc. Il faut évoquer Bergman, le grand maître suédois. On pense évidemment à *Persona* (1966), dont la protagoniste... arrête de parler! «La lumière dans mon roman est très travaillée, comme dans les films scandinaves. J'ai essayé d'intégrer ça de façon subtile dans *Noir métal*. Ce qui arrive à l'ombre, c'est bien. Ce qui arrive à la lumière, c'est mauvais.»

TRÈS
DUCHARMIEN

On notera au passage l'inventivité de la langue et des figures de style qui parsèment le roman et qui rappellent inévitablement l'œuvre de Réjean Ducharme. Ces influences, assumées, déteignent sur Eva, jeune fille qui refuse de servir de monnaie humaine pour sa mère. Sa volonté, son langage mature, son opposition aux diktats des adultes et sa farouche indépendance en font un personnage très ducharmien.

«Clairement. J'ai commencé ma carrière avec un narrateur-enfant [*Ma mère est une marmotte*,

2004]. L'épigraphe était tirée de *L'océantume* [Réjean Ducharme, 1968]. Dans mon univers, les adultes sont détraqués et ce sont les enfants qui sont porteurs de lumière et d'espoir. Je n'invente rien, j'en suis conscient. L'enfant va dépasser ses traumatismes et ouvrir les yeux aux adultes.

«Je voulais donner un espace au lecteur aussi. Sebastian retourne sa violence contre lui. Il est lourd. Je voulais qu'il y ait ce contraste avec ce personnage plus coloré, extrêmement résilient, très forte et qui refuse d'être une victime. Normalement, c'est l'adulte qui sert de guide à l'enfant, là, c'est inversé.»

LES ROITELETS
DE CAMPAGNE

Le natif de Sainte-Florence, village de la Matapédia, à une trentaine de kilomètres au sud d'Amqui, s'est établi à Rimouski après un détour par Montréal pour son doctorat. La réalité régionale, il connaît.

Dans *Noir métal*, tout le monde est sous la coupe du Général, un être vil qui pollue sans remords (les animaux subissent d'étranges mutations génétiques).

Difficile de ne pas y voir un roitelet, comme il existe encore, en moins caricatural, qui exploite la population. Mais l'auteur s'est aussi nourri des théories du complot sur «l'élite mondiale qui vit sur des îles et pratique la pédophilie. Le Général est pensé dans cette optique-là. Une élite absolument corrompue qui contrôle tout le monde. J'ai ajouté la dimension rituelle du sacrifice d'enfants. C'est sûr que c'est à l'échelle locale. J'ai toujours en tête que Sainte-Florence, c'est le centre du monde. J'intègre tout ce dont j'ai besoin.»

Ce personnage plus grand que nature, on pense au colonel Kurtz du chef-d'œuvre *Apocalypse Now* de Coppola (1979), «je lui fais dire des choses immenses. Le côté pompier — je t'ai dit que j'aimais Wagner...»

Entre sa thèse, qu'il déposera à l'automne, les cours qu'il donne au cégep de Rimouski, Sébastien Chabot a trouvé le temps d'écrire de la poésie et une nouvelle avec Jennifer Tremblay. Tout en se remettant de «l'échec retentissant» de *L'empereur en culottes courtes* (2013).

Noir métal marque donc le retour de l'auteur de 45 ans à l'avant-scène de notre littérature. Avec un univers qui, en réimaginant des influences nombreuses et déterminantes, lui appartient en propre. Une plume originale qui sent le souffre, pour détourner la formule usée à la corde.

Comme disait un chanteur tombé en déchéance : «Devil, câlisse!»

JONATHAN ROY

UNE NOUVELLE
PAGE SE TOURNÉ

GENEVIÈVE BOUCHARD

gbouchard@lesoleil.com

Depuis qu'il a troqué les patins pour la guitare, Jonathan Roy a tourné quelques pages, a vécu plusieurs remises en question et changements de cap. Il a même songé pendant un moment à tout plaquer. Mais la musique l'a rattrapé. Le voilà de retour avec un minialbum, *My Lullaby*, dans lequel il se reconnaît plus que jamais.

L'ancien hockeyeur le reconnaît : il a été privilégié. Par la notoriété de sa famille (il est le fils du gardien de but et entraîneur Patrick Roy), par les moyens dont il a pu bénéficier, par les portes qui se sont ouvertes plus facilement devant lui.

Mais le parcours a été sinueux pour Jonathan Roy, qui a vu beaucoup d'attentes déçues. Il évoque cette association avec la compagnie de disques Warner qui n'a pas donné les résultats escomptés. *Idem* pour son partenariat professionnel avec Corey Hart, qui l'avait pris sous son aile.

«J'ai réalisé que mes attentes étaient trop hautes et que les gens avec qui je travaillais voulaient que je frappe tout de suite un coup de circuit, confie-t-il. Moi, je veux faire une longue carrière. De baisser mes attentes, ça m'a fait comprendre que je peux faire ce métier-là. Je pensais qu'il fallait que je chante des chansons pour plaire à d'autres. Même si je sais que ces gens voulaient le mieux pour moi, ça m'a fait mal mentalement. J'avais perdu l'amour pour la musique.»

Jonathan Roy évoque des débuts trop rapides et la grande visibilité qu'il a eue comme jeune musicien. Ça tenait bien sûr à son nom et à son passé controversé de joueur de hockey, lui qui s'était retrouvé devant le juge alors qu'il jouait pour les Remparts de Québec à cause d'une bagarre à Saguenay qui a fait couler beaucoup d'encre. L'attention médiatique et du public, il l'a obtenue trop tôt, croit-il.

«Normalement, j'aurais fait des *shows* dans de petits bars où personne ne serait venu, j'aurais pu



faire mes classes et apprendre le métier comme il faut, résume-t-il. Là, c'a été un cours en accéléré. Mes premières chansons, je les considère comme très ordinaires. Je n'aurais jamais dû avoir le succès que j'ai eu et créer un *fan base* comme j'ai fait avec ces chansons-là. Ce n'était pas normal, mais il fallait faire quelque chose avec ça.»

Le musicien de 32 ans cite aussi l'espèce d'ultimatum que lui avait donné son mentor, Corey Hart. «Il m'avait dit : "à 30 ans, tu vas le savoir si c'est pour se terminer". Je réalise qu'il avait tort. Tu n'as pas besoin d'avoir la carrière de Corey Hart, de Ginette Reno ou de Céline Dion. Tu peux avoir ta propre carrière, peu importe le niveau.»

Les deux hommes ont depuis

rompu les ponts. Ce n'est pas ce que Roy souhaitait, mais il accepte la situation sans amertume. «Les divorces, ce n'est jamais facile, note-t-il. J'apprécie tout ce qu'il a fait pour moi. La raison pour laquelle je continue à faire ce que je fais, il y a une grande partie qui vient de lui. Il a eu confiance, il m'a tellement appris de choses comme musicien et comme chanteur, mais aussi comme être humain. Il a tellement de belles valeurs...»

L'INSPIRATION
SUR LA ROUTE

Jonathan Roy avait déjà fait table rase par le passé. Après quatre albums et à l'aube de la trentaine, il l'a fait de nouveau en partant en

Jonathan Roy avait déjà fait table rase par le passé. Après quatre albums et à l'aube de la trentaine, il l'a fait de nouveau en partant en *road-trip*. — PHOTO LE SOLEIL, YAN DOUBLET

road-trip. Pour changer d'air. Pour voir ce qu'il ferait par la suite, sans savoir si ce serait de la musique. Pas de là à élaborer un plan concret, mais il se doute bien vers où il aurait pu se diriger...

«Je serais sûrement retourné vers le hockey, je pense, avance-t-il. C'est sûr qu'on retombe toujours dans nos vieux patins, dans notre

zone de confort. Je sais que je pourrais devenir *coach de goalers*, je pourrais aider les jeunes dans les écoles de hockey. Il y aurait un bel avenir là-dedans aussi. Mais je ne me suis pas rendu à penser à ça.»

Sa retraite sur la route l'a plutôt rapproché de la musique. Le premier simple qu'il a lancé en 2019, *Keeping Me Alive*, a attiré un énorme trafic sur le Web. Nous avons dépassé les 57 millions de vues sur YouTube cette semaine.

«J'étais seul avec mon chien au bord du Pacific Coast Highway quand j'ai terminé cette tounè-là. Je me suis dit qu'elle était quand même bonne. De voir le résultat, c'est extraordinaire», observe Jonathan Roy, sans trop s'expliquer la raison de ce succès.

«Je pense que quand c'est authentique et que ça vient vraiment de belles places, les gens connectent, estime-t-il. Le *bullshit radar*, les gens l'ont.»

En choisissant de faire de la musique pour et par lui-même, Jonathan Roy dit avoir trouvé une sérénité. En attendant de renouer avec la scène (ce qu'il fera le 16 juillet au Festival d'été de Québec), il a trouvé son adrénaline dans l'escalade, une nouvelle passion. Et s'il ne rechignerait pas à se défaire des étiquettes du «fils de» ou du «protégé de», il ne les renie pas non plus.

«Je suis fier d'où je viens, tranche-t-il. Je suis fier de mon père, je suis fier de Corey.»

Fier de lui-même, aussi? «Vraiment, confirme Jonathan Roy. D'avoir continué, de m'être battu contre mes démons. De ne pas avoir peur de la critique ou de ce que les gens peuvent penser. Je me trouve chanceux de faire ce que j'aime le plus sur la planète.»

«Je pense que quand c'est authentique et que ça vient vraiment de belles places, les gens connectent. Le *bullshit radar*, les gens l'ont»

— Jonathan Roy



MILLIMETRIK

VOYAGER
AUTREMENT

GENEVIÈVE BOUCHARD
gbouchard@lesoleil.com

Grand voyageur devant l'éternel, Pascal Asselin, alias Millimetrik, a vu les projets de périples qui devaient nourrir son dixième album, *Sun-Drenched*, freinés par la pandémie. Pendant le confinement, il aura finalement trouvé le moyen d'explorer autrement.

Le vétéran de la scène électro québécoise se pointe à l'entrevue au volant d'une récente acquisition dont il n'est pas peu fier : une fourgonnette aux airs funky qu'il a modifiée afin de réaliser ses rêves de «van life» en famille.

«La photo et les voyages, c'est la *drive* principale d'à peu près tous mes albums, exprime le résident de Québec. Je devais repartir et boucler la boucle de mes États du Sud-ouest américain, pour l'album, justement. Ça a bifurqué complètement.»

Le producteur de musique électronique s'est replié sur des

documentaires pour s'évader pendant que la COVID-19 nous gardait tous encabanés. «J'ai découvert d'autres lieux qui m'ont inspiré autrement», ajoute celui qui voit justement ses compositions comme «la trame sonore» de ses pérégrinations. Ce qu'il aimerait lui-même entendre pendant qu'il est au volant, en somme.

UN «NÉCESSAIRE»
CÔTÉ FESTIF

Truffé de collaborations avec des chanteurs comme Liana, Dominic Pelletier (Caravane, New Bleach) et même Tire le coyote (lire l'autre texte), *Sun-Drenched* a été voulu chaleureux et festif. Le projet avait été entamé avant la pandémie. Celle-ci a motivé Millimetrik à pousser ces aspects encore plus loin.

«J'avais écouté et mixé beaucoup de soul, de disco et de musique percussive en 2019, relate-t-il. Je me suis mis à étudier un peu les codes de ces styles-là. Ça, c'était

prévu. Avec la pandémie, je me suis dit que non seulement c'était prévu, c'était nécessaire. Ça allait être un pied de nez à plein de choses.»

Pascal Asselin pointe également un épisode plus difficile qu'il a vécu au moment, paradoxalement, où son travail était récompensé pour la première fois au gala de l'ADISQ, en 2019.

Millimetrik s'est présenté au volant d'une récente acquisition dont il n'est pas peu fier : une fourgonnette aux airs funky qu'il a modifiée afin de réaliser ses rêves de «van life» en famille. — PHOTO LE SOLEIL, YAN DOUBLET

«Faire une rechute de *burnout* la semaine où je gagne un Félix, ça changé les choses», résume-t-il.

Attablé devant un thé, chose qu'on n'avait pas pu faire depuis un moment, le *beat-maker* explique :

«Je m'en allais au gala et je ne *feelais* vraiment pas bien. J'avais passé une entrevue pour travailler au gouvernement, j'allais devenir fonctionnaire. Pendant que je montais à Montréal pour le gala, j'ai eu un message dans ma boîte vocale qui me disait que j'étais embauché. J'arrêtais la musique de la manière que j'en faisais, ça devenait un loisir. Et là, j'ai gagné un Félix. Je n'avais pas prévu ça pantoute, je n'avais même pas préparé de discours...»

Après deux jours de réflexion, le musicien a refusé le poste qui lui était proposé. Et il s'en félicite aujourd'hui. «Dans la quarantaine, je suis minimalement à la moitié de ma vie, reprend-il. C'est sûr qu'il y a des remises en question tout le temps. Là, ça n'allait pas mentalement. Ça a donné lieu à des demandes d'emploi qui ne me ressemblaient pas. Maintenant, c'est réglé. C'est vital pour moi de faire de la musique comme je le fais.»

LA MÉTAMORPHOSE

Pascal Asselin a su tirer du positif de la pandémie dans la production de son nouvel album, même s'il a dû multiplier les emplois pour boucler son budget.

«D'habitude, je finance mes projets avec des trucs plus *corpo*, comme DJ. L'été, ce sont des mariages, l'hiver, les parties de Noël. Il n'y a rien eu de ça», décrit Millimetrik, qui a néanmoins trouvé du positif dans la situation, notamment dans le fait que ses collaborateurs en studio, le guitariste Simon Pedneault et le

bassiste Guillaume Tondreau, ont eu davantage de temps à consacrer à son album.

Pascal Asselin décrit *Sun-Drenched* comme la «métamorphose» de Millimetrik. Pour lui, ça s'exprime dans l'esprit résolument positif de la musique, mais aussi dans une volonté de porter davantage les textes qu'il met en musique.

«Pour la première fois de ma vie, je chante deux phrases sur l'album. J'ai un invité qui s'est désisté. Je me suis dit que c'était le moment d'essayer. Mais j'ai mis beaucoup d'effets dans ma voix», confie celui qui compte bien pousser l'exercice plus loin.

«Je veux prendre un cours d'écriture et me lancer là-dedans pour le prochain album, ajoute Millimetrik. Je ne vais pas me mettre à faire de la chanson, ça va rester de la musique électronique. L'idée, c'est d'avoir moins besoin des autres pour certains pans de la musique. J'ai beaucoup d'invités à la voix. Mais s'il y a une partie que je peux faire moi-même... Parce que j'ai des idées de textes. Il faut que j'apprenne à les chanter d'une façon respectable!»

«Faire une rechute de *burnout* la semaine où je gagne un Félix, ça changé les choses»

— Millimetrik

LA SURPRISE TIRE LE COYOTE

Millimetrik a créé la surprise en dévoilant en mars le titre *Danser avec l'ivresse*, en duo avec Tire le coyote (Benoit Pinette). Qui aurait pu imaginer entendre ce maître du folk en mode électro?

«C'est déstabilisant, mais heureusement, dans le bon sens du terme», reconnaît le producteur,

qui avait l'idée en tête depuis plusieurs années.

Tenu loin des planches et entre deux projets, Pinette a semblé-t-il accepté d'emblée.

«Mais il ne se sentait vraiment pas confortable, parce que c'est tellement *up-tempo*», précise Millimetrik. Les deux hommes ont tenté l'exercice

en se disant que la pièce ne verrait pas le jour si Benoit Pinette n'était pas à l'aise avec le résultat. Surtout que ce dernier n'est pas un fan d'électro, indique Millimetrik.

«Il n'en écoute pas! rigole-t-il. Il est vraiment à des années-lumière, à tous les niveaux!»

GENEVIÈVE BOUCHARD

ANNIE BLANCHARD

RETOUR AUX SOURCES

MARIO BOULIANNE

Le Droit

OTTAWA — Avec le microalbum *Hurricane* qui vient d'arriver sur les plateformes de téléchargement, Annie Blanchard s'est fait le plus beau des cadeaux.

Décliné dans un *new country* qui lui colle à la peau, ce nouvel effort en studio réalisé avec son guitariste multi-instrumentiste Hubert Maheux offre cinq titres, dont quatre sont des chansons originales.

Énergique, *Hurricane* souffle surtout un vent nouveau sur la chanteuse d'origine acadienne, quoique son entourage ne soit pas surpris par cette direction artistique.

« J'ai grandi avec la musique country, confie-t-elle d'emblée. J'ai toujours écouté et j'écoute encore les grands classiques de Merle Haggard, d'Alan Jackson ou de Waylon Jennings. Je suis une fille coulée dans le country et le rock, même si les gens m'ont connue dans un style plus conventionnel. »

Avec ce sixième album, Annie Blanchard s'inscrit dans la lignée des artistes d'ici qui surfent sur la vague du *new country*. Et pour l'ancienne académicienne — elle était de la cuvée de 2005 —, ce changement de cap est une décision qui allait de soi.

« Je ne me dénature pas en offrant cet album, avoue-t-elle. C'est vraiment le style qui me plaît le plus. Je me suis vraiment fait plaisir avec ce disque que j'ai réalisé avec mon *band*. Je voulais faire sortir le rock en moi et c'est réussi. »

UNE PAUSE

La pandémie a mis fin abruptement à la tournée de l'artiste en mars 2020. À ce moment, Annie Blanchard et son groupe étaient en Beauce pour sa tournée *Welcome Soleil*.

« Quelques minutes avant de monter sur scène, on nous apprenait que c'était notre dernier *show*. Que tout était arrêté, se souvient-elle. J'avais les émotions à fleur de peau et je me demandais bien quelle serait la suite des choses. »

C'est là que le travail de

préproduction de l'album a débuté.

« J'avais ce projet en tête depuis longtemps. C'est un mélange de toute ma personnalité artistique, assure-t-elle. J'avais envie d'un album style *road trip* qui donne le goût de monter le volume aussitôt que ça part. Collaborer avec des gens de Nashville est aussi la réalisation d'un rêve. Travailler avec mon *band* en studio m'a rendue tellement fière et ce fut une belle façon de nous retrouver tous ensemble. »

L'INFLUENCE NASHVILLE

Pour l'écriture et la composition, Annie Blanchard s'est tournée vers la grosse machine du country, celle de Nashville.

L'artiste originaire de Maisonnette au Nouveau-Brunswick a sollicité la collaboration de Sarah Buxton, qui fait équipe avec Keith Urban et Florida Georgia Line, en plus de faire partie des auteurs de la télésérie *Nashville*.

Soulignons également le travail de Daniel Ross (Brett Kissel), Emily Landis (Jess Moskaluke) et Alyssa Micaela pour la pièce *On My Way*, le premier extrait paru l'automne dernier.

« Ça fait trois ans que je n'ai pas sorti d'album et je suis tellement fière de celui-là, lance-t-elle. J'espère seulement que les gens vont me suivre dans cette belle et nouvelle aventure. »

UN DEUIL

Outre l'arrêt de ses activités artistiques, Annie Blanchard a vécu des deuils qui l'ont profondément affectée, au point qu'elle a senti le besoin de prendre la plume pour coécrire une des pièces de l'album, la chanson *Lost Things*.

« J'ai renoué avec la création sur cette chanson que j'ai écrite avec Hubert [Maheux] et Vann Delorey, qui travaille avec Pascale Picard, raconte-t-elle. Pendant la pandémie, ma grand-mère est décédée et je n'ai pas pu aller la voir une dernière fois puisque le Nouveau-Brunswick avait fermé ses frontières. Par-dessus ça, j'ai perdu mon chien qui m'accompagnait depuis 18 ans. Ce fut un sacré choc. *Lost Things* est issue de ces deuils. »

Les amateurs de musique



« Pendant la pandémie, ma grand-mère est décédée et je n'ai pas pu aller la voir une dernière fois puisque le Nouveau-Brunswick avait fermé ses frontières. Par-dessus ça, j'ai perdu mon chien qui m'accompagnait depuis 18 ans. Ce fut un sacré choc. La chanson *Lost Things* est issue de ces deuils. » — PHOTO: JEAN-SÉBASTIEN BACIU

country auront également une belle surprise puisque *Hurricane* propose une version acoustique du classique de Zac Brown Band *Chicken Fried*.

« C'est aussi un beau cadeau que je fais, dit-elle. J'adore cette chanson. C'est d'ailleurs la sonnerie de mon téléphone. Ce sera tellement *fun* de la faire sur scène. »

La réalisation, les arrangements et la prise de son de *Hurricane* ont été confiés à Hubert Maheux (il joue également des claviers, de la guitare à pédale et du banjo), alors que Vincent Beaulieu et Annie Blanchard ont assuré la direction artistique. S'ajoutent

Gordon Wood à la batterie et Sylvain Lamothe à la basse.

SUR LA ROUTE

Pour l'heure, Annie Blanchard et son *band* offriront une série de spectacles acoustiques dans le cadre de la tournée ROSEQ qui les amènera dans quelques villes au Québec en août prochain.

« Pour l'instant, on n'a pas l'intention de monter un nouveau *show*, confie-t-elle. On va simplement ajouter les chansons de *Hurricane* à la feuille de route de *Welcome Soleil*. Ça nous donnera l'occasion de les jouer devant un public, mais en version acoustique. »

ANNIE BLANCHARD
***Hurricane* (microalbum)**

COUNTRY ANGLO
Bobten Records



ARTS.



DES DAMES... ET JEAN-PAUL

**RICHARD
THERRIEN**

CHRONIQUE
rtherrien@lesoleil.com



Elles s'appelaient Lucie, Évelyne, Véronique et Claire. Mais c'est de Jean-Paul dont on se souvient le plus! *Des dames de cœur*, qui a passionné près de deux millions de fidèles à Radio-Canada, reprend l'antenne pour la toute première fois depuis les années 80. Retour sur un phénomène social dont tout le monde parlait autour de la machine à café, les femmes comme les hommes. «À l'époque, les téléromans étaient beaucoup plus regardés par les femmes. C'était un des premiers qui attiraient autant

d'hommes que de femmes. On en était très fières», me raconte Sylvie Payette, qui collaborait au scénario avec sa mère Lise après l'avoir conseillée pour *La bonne aventure*.

L'autrice, qui œuvre principalement comme romancière depuis quelques années, se réjouit de savoir qu'ICI ARTV reprendra les trois saisons diffusées de 1986 à 1989. Malgré son statut de phénomène, *Des dames de cœur* n'a étonnamment jamais été rediffusé, même l'après-midi. Puisque le téléroman n'a jamais été offert en VHS et encore moins en DVD, les

nostalgiques devaient se contenter de copies de piètre qualité sur YouTube. ICI ARTV diffusera quatre épisodes par semaine, deux le jeudi et deux le vendredi à 17h et à 18h, à partir du 10 juin.

À l'époque, le lundi à 20h, c'était sacré quand le thème d'André Gagnon se mettait à jouer. Au début, ces dames à l'aube de la quarantaine étaient de parfaites femmes au foyer, sauf Véronique (Michelle Rossignol), la plus moderne du quatuor, véritable carte de mode et propriétaire de son magazine. Lucie (Louise Rémy) commençait à voir clair dans le jeu de son Jean-Paul (Gilbert Sicotte) pendant qu'il promettait mer et monde à sa maîtresse Julie Bastien (Dorothée Berryman), sans jamais tenir parole. Évelyne (Andrée Boucher) était victime de violence conjugale, sous le joug d'un mari autoritaire (Raymond

Bouchard, puis Pierre Gobeil). Enfin, Claire (Luce Guilbeault) cachait un lourd secret à son époux Gilbert (Michel Dumont), qui la négligeait au profit de son cabinet d'experts-comptables.

Heureusement, toutes finissaient par s'émanciper, à l'image des femmes de l'époque. «Maman aimait bien défoncer des portes et apporter quelque chose de nouveau. Le téléroman sert à représenter la société et à la faire évoluer vers quelque chose de beau», affirme Sylvie Payette.

Ce que ni la mère ni la fille n'avaient prévu, c'est qu'un personnage masculin supplanterait les quatre héroïnes dans l'intérêt public : le don Juan doublé d'un menteur notoire Jean-Paul Belleau, qui susurrerait «ma biche» à l'oreille de sa maîtresse, un rôle qui a marqué à jamais Gilbert Sicotte. C'est beaucoup plus de

lui que des quatre femmes dont on parlait le lendemain.

«Au départ, on croyait que les gens aimeraient le détester. Ce qu'on n'avait jamais imaginé, c'est que les gens l'aimeraient et le défendraient. Les hommes surtout, mais il y a beaucoup de femmes qui l'adoraient et disaient qu'elles l'endureraient malgré ses infidélités!» se souvient Sylvie Payette.

Le personnage est devenu plus grand que lui-même, jusqu'à être transposé dans des pubs de Loto-Québec. L'autrice et romancière s'amuse en repensant à la folie autour de Jean-Paul. «Le magazine *Croc* avait sorti des t-shirts «J'ai couché avec Jean-Paul Belleau» et «Non, j'ai pas couché avec Jean-Paul Belleau». Rock et Belles Oreilles avait fait des sketches extraordinaires [«Des deux de pique»], qui étaient très très drôles.» Prendriez-vous un



3



4

p'tit café?

Hélas, tout comme Lise Payette, décédée en 2018, trois des quatre dames de cœur nous ont quittés. La première, Luce Guilbeault, n'avait que 56 ans lorsqu'elle a succombé à un cancer en 1989, quelques semaines seulement après la fin d'*Un signe de feu*, dans lequel elle avait repris le rôle de Claire. «Elle avait refusé de se faire remplacer et on avait tourné toutes ses scènes à l'avance en quelques jours», relate tristement Sylvie Payette.

Puis, Louise Rémy est décédée à 77 ans en 2016 avant Michelle Rossignol, partie l'année dernière à 80 ans.

Mais voici la grande question : est-ce que ça a bien vieilli? Pourra-t-on ne pas nous laisser distraire par les coiffures au *spray net* et les épauettes des années 80? Ou le regarderons-nous pour ce que c'est : un récit ancré dans son époque avec certaines choses qui ne se disent plus et d'autres, toujours d'actualité?

«J'espère que les grands-parents vont dire à leurs petits-enfants de regarder *Des dames de cœur* avec eux pour leur montrer comment ça se passait à l'époque», affirme Sylvie Payette, qui trouve que la télé actuelle manque de grandes histoires d'amour, comme celles qu'ont vécues Pete et Lola ou

Émilie et Ovila.

TÉLÉ-NOSTALGIE

La nostalgie, est-ce vivre dans le passé ou simplement trouver du réconfort dans nos meilleurs souvenirs? Peu importe leurs motivations, bon nombre de téléspectateurs aiment revoir les séries qu'ils ont tant aimées. C'est universel, on n'a qu'à voir *La petite vie*, dont le succès perdure, et l'engouement des fans pour *Friends : The Reunion*.

ICI ARTV ne s'en cache pas : ce sont ses rediffusions de séries et de téléromans québécois qui génèrent le plus d'écoute. «Depuis 2008, chaque fois que *Le temps d'une paix* a été diffusée sur ICI ARTV, elle s'est classée parmi les trois émissions les plus regardées de la chaîne», révèle Marie Tétreault, cheffe promotion et relations publiques.

En plus de poursuivre la diffusion de *Du tac au tac*, la chaîne annonce qu'elle reprendra un autre téléroman de Pierre Gauvreau, *Cormoran*, du lundi au mercredi à 17h et à 18h, à compter du 28 juin.

D'autres titres qui n'ont jamais été rediffusés mériteraient aussi une place dans la grille, dont les cinq saisons de *Sous un ciel variable* du duo Anne Boyer et

Michel d'Astous, qui étaient toujours dans le top 10 quand elles ont été diffusées à Radio-Canada, de 1993 à 1997, et dont vous me parlez souvent. Ça se passe en milieu rural, comme *Terre humaine* et *Bouscotte*, qui ont été rediffusées.

Prise 2, qui fait de la nostalgie son fonds de commerce depuis 2006, a déjà rediffusé *L'or du temps*, *Entre chien et loup* et *Le retour*, mais privilégie depuis un certain temps les comédies québécoises. Celles-ci arrivent en tête des émissions les plus regardées, à commencer par *Km/h*, championne toutes catégories sur Prise 2 et diffusée à TVA de 1998 à 2006.

Catherine, *Histoires de filles*, *Taxi 0-22* et *Les beaux malaises* arrivent assez haut dans le classement et *Bienvenue aux dames*, diffusée durant deux saisons à V, s'ajoutera à l'offre cet automne.

Ça marche, vous dites? Prise 2 est la chaîne de divertissement la plus regardée de Groupe TVA et arrive deuxième derrière *Séries Plus* parmi toutes les chaînes spécialisées autres que sportives ou d'information.

Pour que la direction de la chaîne choisisse de faire l'acquisition d'une série plutôt qu'une autre, «il faut que l'émission ait marqué l'imaginaire québécois.

Il faut aussi que ça trouve un écho chez plusieurs générations», confie Nathalie Fabien, directrice principale chaînes et programmation du Groupe TVA. «Il faut que la série soit réconfortante, on n'est pas dans le gros drame. On regarde aussi si la série a bien vieilli», ajoute-t-elle.

Si vous pensez que *Prise 2* est une chaîne au public vieillissant, détrompez-vous : elle compte un bassin important de téléspectateurs âgés de 18 à 34 ans, qu'on attire entre autres avec de nouvelles productions à saveur nostalgique, ces *reboots* de séries qui ont bien marché jadis comme *Magnum* ou *MacGyver*. *Walker*, *reboot* de *Walter Texas Ranger*, rejoindra la nouvelle grille à l'automne.

Outre quelques productions originales en fictions, Unis TV mise aussi beaucoup sur les séries du passé, que ce soit *Wata-tatow*, *La galère*, *Scoop* et depuis, l'automne, *Chambres en ville*, dont elle a acquis les sept saisons. Bonne nouvelle : la chaîne qui s'adresse aux francophones d'un océan à l'autre ajoutera cet automne à sa programmation les deux premières saisons du *Coeur a ses raisons*.

«Nous cherchons des séries qui avaient, au moment où elles ont été diffusées pour la première

fois, un caractère audacieux ou nouveau pour l'époque. Nous tenons également compte de la disponibilité des droits de diffusion et des suggestions des auditeurs et auditrices», m'explique la cheffe des communications de TV5 et Unis TV, Cynthia Rhéaume.

1 Louise Rémy, Andrée Boucher, Michelle Rossignol et Luce Guilbeault incarnaient les dames de cœur.

— PHOTO RADIO-CANADA

2 Anne Dorval et Francis Reddy dans *Chambres en ville* — PHOTOTHÈQUE

LE SOLEIL

3 Gilbert Turp, Michel Barrette et Nathalie Claude, lors d'une scène de *Km/h*. — PHOTO ARCHIVES LA

PRESSE, ALAIN ROBERGE

4 Anouk Simard, Jean-Pierre Chartrand, Michel Forget, Roger Le Bel et Christiane Pasquier dans *Du tac au tac*

— PHOTO RADIO-CANADA

ÉRIC MOREAULT
emoreault@lesoleil.com

Matteo Garrone avait cinq ans lorsqu'il a dessiné son premier story-board. Le sujet de son film? Pinocchio! À 52 ans, la vision du réalisateur italien a évidemment changé. Il s'est efforcé de restituer le plus possible la teneur originale du conte, avec sa touche baroque et un atout de taille : Roberto Benigni dans le rôle de Gepetto.

«Quand j'ai relu le livre, il y a cinq, six ans, je me suis rendu compte qu'il y avait plusieurs choses dont je ne me souvenais pas et qui m'ont surpris, explique-t-il en entrevue au *Soleil* par visioconférence. J'y ai vu une possibilité de réaliser un film étonnant à propos d'une histoire que tout le monde pense connaître!»

Les avancées technologiques des dernières années permettaient également de créer «un vrai Pinocchio». La marionnette qui prend vie sous les mains de Gepetto savère, en effet, confondante.

L'habitué du Festival de Cannes navigue naturellement dans cet univers, lui qui a adapté *Tale of Tales* (2015), conte de Giambattista Basile composé de plusieurs contes traditionnels (d'où le titre)..

Le cinéaste croit aussi qu'on peut tracer des parallèles avec *Gomorra* (2008) et *Reality* (2012). «Au fond, j'ai toujours fait des contes de fées. Parfois avec des histoires qui remontaient à plusieurs siècles, parfois en m'inspirant de réalités plus contemporaines. Mais mon approche demeure similaire. J'essaie d'être visionnaire et d'exposer les difficultés de la condition humaine. Mes films sont différents, mais interconnectés.»

Garrone a néanmoins voulu tourner «un film familial» en pensant toujours «aux enfants» et en proposant «une leçon de vie». «L'histoire souligne que la vie peut se révéler dangereuse et qu'il faut suivre les conseils de ses parents. Mais également qu'il faut prendre soin des gens qu'on aime. Pinocchio finit par trouver le chemin de la rédemption. Ça s'applique aux enfants, mais aussi aux adultes!»

D'ailleurs, s'il y a un adulte avec un cœur d'enfant, c'est certainement l'exubérant Roberto Benigni — il suffit de se rappeler sa mémorable prestation lorsqu'il a remporté l'Oscar du meilleur acteur pour *La vie est belle!*

«C'est le Gepetto idéal! Il m'a raconté qu'après *La vie est belle*, Coppola l'a approché pour jouer Gepetto. Je suis chanceux que Coppola n'ait pas fait son *Pinocchio*.»

Le cinéaste avait de bonnes raisons de le choisir. Après tout, l'acteur a lui-même réalisé, en 2002, une adaptation du célèbre conte de Carlo Collodi. Dans laquelle il interprétait... Pinocchio! Ce qui importait surtout à Garrone,



MATTEO GARRONE

GRANDIR AVEC PINOCCHIO

toutefois, c'est que Benigni est originaire du coin de pays où se situe l'action, en Toscane.

«Il vient d'une famille très pauvre. *Pinocchio* est une histoire de pauvreté et de dignité. Roberto a grandi dans cet univers. Personne

d'autre ne peut aussi bien comprendre ce personnage. Et Roberto possède l'habileté de pouvoir combiner les registres comique et dramatique.

«Ce fut un tournage formidable. J'ai beaucoup appris de lui et nous

avons eu beaucoup de plaisir. Nous sommes maintenant des amis très proches. Nous espérons d'ailleurs qu'un jour nous pourrions faire un autre film ensemble.»

Le réalisateur souligne au passage qu'il doit ressentir de

Roberto Benigni, à gauche, avec le réalisateur Matteo Garrone sur le plateau de *Pinocchio*. — PHOTO AP, GRETA DE LAZZARIS/ROADSIDE ATTRACTIONS

l'empathie pour les personnages de ses œuvres, sans jamais porter de jugement. Mais une intuition nous dit qu'il doit être très proche de Pinocchio... «Absolument! Mais aussi proche de Gepetto puisque je suis maintenant père (rires). Je les comprends très bien tous les deux.»

Il a évidemment accordé un soin particulier au choix du garçon qui allait supporter les quatre heures de maquillage pour se glisser dans les habits du pantin de bois qui rêve de devenir un enfant. Et ne tarit pas d'éloges envers Federico Ielap.

«Il était tellement déterminé. Et tout le contraire de Pinocchio. C'était donc un formidable acteur tellement c'était loin de lui. Pinocchio se sauve toujours de ses responsabilités et résiste peu aux tentations. Federico a fait tout le contraire, à seulement huit ans.»

SUCCÈS EN ITALIE

En Italie, *Pinocchio* a fait son entrée en salles à Noël 2019, où il a remporté un vif succès avant sa présentation au Festival de Berlin 2020. La COVID-19 a retardé sa sortie ici, mais la pandémie n'a pas bouleversé énormément le quotidien du réalisateur puisqu'il était en période de recherches pour son prochain projet.

«J'espère pouvoir tourner bientôt», dit celui qui demeure optimiste pour l'avenir du cinéma en salle. «J'ai grandi avec le rituel du grand écran. Nous savons que les plateformes bouleversent l'état des choses. Mais j'espère qu'un jour, tout l'argent qu'elles font sera réinvesti dans l'achat de cinémas pour projeter leurs films. Je ne suis pas contre les plateformes, mais ce n'est pas même la même émotion. C'est important d'offrir aux spectateurs la possibilité de voir une œuvre sur grand écran.»

Pinocchio prendra l'affiche le 11 juin.

FREDERICO, ROBERTO ET MATTEO

Matteo Garrone a été peintre avant de devenir réalisateur, ce qui explique la facture très visuelle de ses films. Mais il avait eu tout un contact avec le 7^e art. Au début de la vingtaine, il fut figurant sur *La voce della luna* (1990), dernier long métrage du regretté Federico Fellini. Et qui

jouait le rôle principal? Roberto Benigni!

Il y a environ six mois, le cinéaste a décidé de le réécouter «pour voir si j'y étais. C'était la première fois que je regardais un film en me concentrant sur les figurants et non les acteurs principaux (rires). Et je m'y suis vu! J'ai appelé Roberto pour lui

dire que nous avons fait ensemble un film de Fellini!»

Fait peu su, souligne-t-il, Fellini rêvait de diriger une adaptation de *Pinocchio*. «C'est probablement lui qui a semé la graine chez Roberto de réaliser son *Pinocchio*.»

Garrone a connu l'âge d'or du cinéma italien : Fellini, bien sûr,

mais aussi De Sica, Rossellini, Bertolucci, Antonioni, Visconti, Pasolini...

«J'ai été chanceux de grandir en Italie avec ces grands maîtres. C'est notre responsabilité de garder vivante la tradition et de suivre des leçons de ce qu'ils ont accompli.»

ÉRIC MOREAULT

SOUTERRAIN

UNE MINE
ET DES
HOMMES

ÉRIC MOREAULT
emoreault@lesoleil.com

CRITIQUE

Sophie Dupuis a fait une entrée fracassante dans notre cinématographie en 2018 avec *Chien de garde*, retenu par *Le Soleil* comme l'un des cinq meilleurs films québécois de 2010-2020. La réalisatrice amorce la nouvelle décennie avec un percutant drame, porté par une formidable distribution : *Souterrain*.

Le long métrage débute avec une phrase-choc : «Il manque cinq gars à l'appel.» Une explosion dans une mine — on envisage le pire pendant que les secouristes se précipitent. L'un d'eux, Max (Joakim Robillard), s'agite, remonte à la surface, juste à temps pour voir les ambulanciers charger un corps...

Après cette entrée en la matière saisissante, un retour en arrière nous ramène deux mois plus tôt. Un procédé éprouvé, mais toujours efficace, surtout quand il sert de mise en place pour la galerie de personnages de *Souterrain*.

Le long métrage nous plonge dans un univers mystérieux pour la grande majorité d'entre nous : celui où des machines démesurées extraient du minerai à des kilomètres sous terre.

Le scénario de Sophie Dupuis s'attarde par ailleurs à Mario (James Hyndman), un vétérinaire de la mine, et à son fils aphasique Julien (Théodore Pellerin), un grand ami de Max. Hyndman et Pellerin forment un duo père-fils redoutable, dont la crédibilité est renforcée par une étrange ressemblance physique.

Il y a assurément une belle continuité thématique entre *Chien de garde* et *Souterrain* : celle de la famille. Alors que la première était dysfonctionnelle, celle-ci est brisée par un terrible accident provoqué par Max alors que Julien était avec lui dans l'auto (le film garde volontairement

le flou, une bonne idée).

Mario accepte très mal le handicap de son fils, au grand désarroi de sa femme Lise (Chantal Fontaine). Max, de son côté, même s'il est rongé par son sentiment de culpabilité, tente de franchir les étapes «normales» de la vie typique en région (avec les stéréotypes sur la masculinité que ça présuppose).

La mine est d'ailleurs un milieu fortement masculin (parmi lequel Sophie Dupuis a tout de même glissé de beaux personnages féminins, dont celui joué par Catherine Trudeau). Mais elle nous fait voir que derrière les roulements de mécanique et les bravades, ses protagonistes démontrent une admirable sensibilité pour leurs camarades.

Ce souci de l'autre est superbement interprété par la pléiade d'acteurs (Hyndman, Jean L'Italien, Bruno Marcil, Mickaël Guoin, Charles-Aubey Houde) qui composent ces équipes de mineurs. Avec l'aide d'une direction attentive, ils réussissent à nous les rendre attachants et terriblement humains.

Ce qui contribue fortement à river le spectateur à son siège et à son empathie. Il sait la catastrophe imminente, une tension rehaussée par les bruits et images de la machinerie en action et le montage serré de Michel Grou.

Sophie Dupuis, native de Val-d'Or, connaît son sujet, qu'elle a creusé (sans mauvais jeu de mots) pour en accentuer le réalisme.

Ce n'est pas pour rien que *Souterrain* a remporté le prix du scénario, ex aequo avec *Nadia*, *Butterfly* de Pascal Plante, aux récents Rendez-vous du cinéma québécois. Sa sortie coïncide avec le Gala Cinéma Québec où il récolte 13 nominations aux Iris, dont celles du meilleur film, réalisation et scénario.

Et il se conclut sur un superbe plan.

Souterrain est présenté au cinéma



1 *Souterrain* explore les conséquences d'une explosion dans une mine sur un groupe d'employés tissé serré. — PHOTOS AXIA FILMS

2 Théodore Pellerin joue un ex-mineur demeuré aphasique après un accident.

Au générique

Cote : ★★★1/2

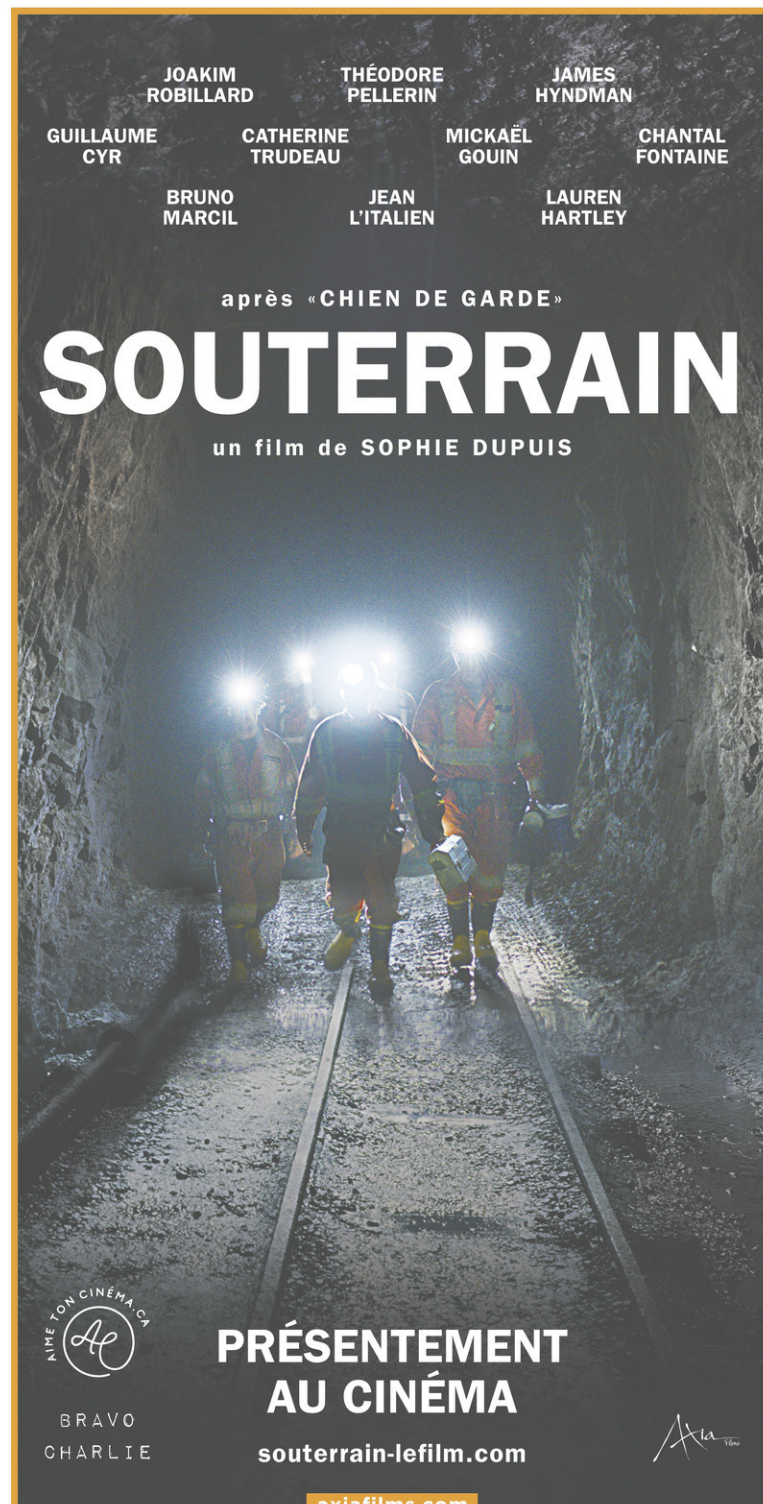
Titre : *Souterrain*

Genre : Drame

Réalisatrice : Sophie Dupuis

Acteurs : Joakim Robillard, Théodore Pellerin, James Hyndman

Durée : 1h37



PRÉSENTÉMENT
AU CINÉMA

BRavo
CHARLIE

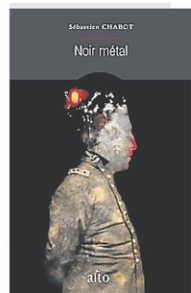
souterrain-lefilm.com

axiafilms.com

PANORAMA Vu, lu, entendu cette semaine

LIVRE

Noir métal



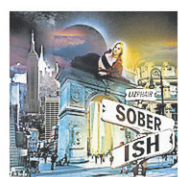
★★★★½
ROMAN
SÉBASTIEN
CHABOT

Le cinquième roman de Sébastien Chabot explore le côté obscur de la psyché

humaine avec brio. L'auteur campe son décor à Sainte-Florence, village soumis à la volonté du Général, un baronnet qui exploite ressources et habitants. Mais voici que revient Sébastien, ange noir qui réclame vengeance pour les agressions subies dans son enfance. Chabot a la plume agile, le sens de la métaphore et excelle dans les dialogues. *Noir métal* puise dans les codes du black metal scandinave sans que le lecteur soit obligé de s'y connaître. Il assume aussi ses références, cinématographiques d'une part, en particulier David Lynch, et littéraires, d'autre part, en particulier Réjean Ducharme. Mais en réimaginant celles-ci pour créer un univers qui lui appartient en propre. Qui n'est toutefois pas destiné aux âmes sensibles. Ce qui n'enlève rien à la valeur artistique indéniable de l'œuvre et la fascination qu'elle exerce. **ÉRIC MOREAULT**

MUSIQUE

Soberish



★★★★½
POP-ROCK
LIZ PHAIR

Il y a deux façons d'aborder *Soberish*,

qui marque le retour de Liz Phair après un silence discographique de dix ans. Soit on déplore que l'ex-reine du rock alternatif propose une pop-rock plus générique, soit on accepte le fait que ce virage effectué depuis 2005 se voulait une façon de se réinventer. Et ce faisant les qualités de ce septième album apparaissent évidentes. Phair refuse d'embrasser les effets de mode : pas de gros beats, d'arrangements léchés et de paroles tonitruantes. L'Américaine explore plutôt le domaine de l'intime : le désamour qui devient séparation (*Spanish Doors*); la dépendance d'un partenaire (*Hey Lou*); les doutes... En fait, le résultat est d'une honnêteté désarmante, une belle adéquation entre le fond et la forme. Comme le titre l'indique, Phair et son réalisateur Brad Wood ont misé sur le dépouillement, avec souvent une mélodie réduite à sa plus

simple expression et la superbe voix de l'autrice-compositrice-interprète. **ÉRIC MOREAULT**

MUSIQUE

Sun-Drenched



★★★★½
ÉLECTRO
MILLIMETRIK

Avec l'arrivée des beaux jours, il tombe

à point ce 10^e album de Millimetrik (Pascal Asselin de son vrai nom). Le producteur de musique électronique basé à Québec nous revient avec une offrande collaborative, dansante, percussive et indéniablement chaleureuse. Si l'heure n'est pas encore aux rassemblements, gageons que cette collection de 12 titres fera mouche dans les «petits partys» cet été. Inspiré par les voyages du musicien, *Sun-Drenched* nous amène également ailleurs d'une pièce à l'autre, par l'entremise des collaborateurs aux horizons divers. Les fort efficaces rencontres avec Liana, Mel Lancet ou New Bleach semblaient écrites dans le ciel. D'autres surprennent davantage. On songe à la torride proposition de Valérie Clio ou à l'improbable duo avec l'expert en folk Tire le coyote. On ne s'y attendait pas, mais ça fonctionne! **GENEVIÈVE BOUCHARD**

LIVRE

Haute démolition



★★★★★
ROMAN
JEAN-
PHILIPPE
BARIL
GUÉRARD

Sous les projecteurs, ils arrivent à faire

rire des milliers de personnes en une fraction de seconde. Ils ont du pouvoir. Ils sont aimés du public. Mais ils sont aussi humains. Et parfois ils dérapent. Solide. Dans son tout nouveau roman, Jean-Philippe Baril Guérard met en lumière les problèmes de drogue et d'alcool, les allégations d'inconduites sexuelles, le nombrilisme de certains et la superficialité de d'autres. Mais il arrive également à montrer l'être vivant derrière l'humoriste : celui qui doit performer coûte que coûte, celle sur qui repose toute une panoplie d'employés, etc. Avec ses personnages — touchants, mais parfois détestables — et sa fine plume, l'auteur construit une fiction d'une vraisemblance épatante conformément à notre époque et aux enjeux qu'elle

traverse. *Haute démolition* est un ouvrage qu'on lit compulsivement et qui donne envie d'y replonger dès qu'on a tourné la dernière page. **LÉA HARVEY**

LIVRE

La danse du figuier



★★★★½
POÉSIE
EMNÉ
NASEREDDINE

Le décès de sa mère, l'état de santé de sa grand-mère qui s'aggrave, son exil... Emné

Nasereddine ouvre tout un pan personnel de son histoire avec *La danse du figuier*. Dans ce premier recueil de poésie, qu'elle a tout d'abord rédigé pour elle-même, l'autrice originaire du Liban panse quelques blessures grâce à ses souvenirs d'enfance et à la tendresse de l'amour maternel. Bien que divisé en trois parties distinctes, *La danse du figuier* se forme comme un long hommage à celles qui l'ont élevée. Si sa poésie aborde brièvement le conflit israélo-libanais, elle embrasse toutefois brillamment son objectif qui est d'archiver la voix des femmes du sud du Liban. Devant la touchante histoire de ce recueil, on ne peut que souhaiter vouloir découvrir davantage la plume douce, mais puissante et riche de cette jeune écrivaine. **LÉA HARVEY**

MUSIQUE

Première Danse



★★★★½
**REGGAE-
FUNK-POP**
MOKA

C'est nouveau et c'est plein

de fraîcheur. On a l'impression qu'on avait besoin de cette *Première Danse* offerte par MoKa, un duo formé par Marie-Anne Tessier et Jeanne Gagné. Avec ce premier effort sur disque qui regroupe cinq titres, difficile de rester indifférent. On a peut-être l'impression de déjà-vu (sans jeu de mots avec l'une des pièces de l'album), mais cette proposition est franchement unique. Le rythme est marqué, le genre patage dans la musique du monde et on va même jusqu'à marquer le pas avec un passage de rap offert par Vendou. Oui, cette album se prend bien avec l'arrivée de la chaleur et du déconfinement. Vivement la brise chaude de l'été, les cocktails sur la terrasse et ces airs d'été gracieuseté de MoKa. **MARIO BOULIANNE, LE DROIT**

MUSIQUE

Les Fils du Diable



★★★★★
TRAD
LES FILS
DU DIABLE

C'est un premier effort en

studio pour Les Fils du Diable, malgré que le trio soit actif sur scène depuis plus de trois ans. Formée de Marc Angers, Robert Langlois et Hugo St-Laurent, la fratrie offre un mini-album quasiment parfait parce que — il faut le dire — la perfection n'est pas de ce monde. Ce trio de diabolins met carrément la musique trad dans un univers pop-rock. Les reels de violon sont, bien sûr, omniprésents, mais la rythmique assurée par Langlois et les mélodies qui sont l'affaire de St-Laurent s'amalgament intelligemment avec les envolées d'Angers. Festif à souhait grâce à cette belle folie émanant de la musique trad et cajun et à la fois déstabilisant en raison des refrains et des textes très contemporains, ce EP nous donne raison d'aimer ce genre musical et d'en écouter autrement que pendant les partys du temps des fêtes et à la Saint-Jean. Ces diables de musiciens nous étonneront toujours... fort heureusement! **MARIO BOULIANNE, LE DROIT**

MUSIQUE

Hurricane



★★★★★
**NÉO-
COUNTRY**
ANNIE
BLANCHARD

Ce sixième

album studio de l'Acadienne Annie Blanchard est un véritable cadeau en cette fin de pandémie. Ayant baigné dans la musique country toute sa vie, l'interprète d'*Évangéline* révèle enfin au grand jour sa vraie nature. Avec *Hurricane*, l'ouragan de Maisonnette nous offre un mini-album branché sur la vague néo-country qui est en train de frapper de plein fouet le Québec. Décliné en anglais sur quatre compositions originales et une reprise, le EP sort tout droit de la machine à succès de Nashville, sans toutefois y avoir été produit. C'est que l'ex-académicienne a retenu les services d'auteurs-compositeurs de la *Music City* pour trois chansons alors qu'elle en a coécrit une quatrième, *Lost Things*. Pour la reprise, je vous garde la surprise, mais si vous êtes dans l'entourage immédiat de la chanteuse, vous ne tomberez pas de votre chaise! *Hurricane* est un album franchement réussi, et ce, grâce à la touche très *vintage* du

réalisateur et musicien Hubert Maheux. Il était grand temps qu'Annie Blanchard sorte de son placard pour nous faire entendre cette musique qu'elle gardait pour elle. Et que grand bien nous en fasse... *hee haw!* **MARIO BOULIANNE, LE DROIT**

WEBSÉRIE

Ce qui reste passé minuit



★★★★½
COMÉDIE DRAMATIQUE
JEAN-SÉBASTIEN OUELLET
ET ELIOT LAPRISE

Au terme d'une dernière année qui a été tout sauf ordinaire, les finissants du Conservatoire d'art dramatique de Québec bouclent la boucle de fort belle manière avec cette websérie créée en contexte de pandémie et réalisée par leurs profs Jean-Sébastien Ouellet et Eliot Laprise. Sous la supervision de l'autrice Isabelle Hubert, cette belle relève cosigne un scénario riche en rebondissements, qui nous amène dans un bar karaoké où le destin de 11 protagonistes s'entrecroise. Les épisodes braquent tour à tour les projecteurs sur un personnage différent, offrant du même coup un nouvel angle sur cette soirée surréaliste où tout semble pouvoir arriver. C'est bien écrit et finement réalisé. Bref, on est loin ici de ce qu'on pourrait attendre d'un travail de fin d'année. La série est diffusée gratuitement sur YouTube jusqu'au 25 septembre. **GENEVIÈVE BOUCHARD**

LIVRE

La chasse



★★★★½
POLAR
BERNARD
MINIER

Le dernier roman policier de Bernard Minier, *La chasse*, est profondément

ancré dans la réalité du monde actuel. La pandémie est en toile de fond : le port du masque, le couvre-feu, le confinement, les petits restaurateurs qui voient l'œuvre d'une vie s'écrouler. Le policier toulousain Martin Servaz doit enquêter sur une sombre affaire : un adolescent noir, qu'on a affublé d'une tête de cerf, se

fait chasser comme du gibier dans une forêt de la région. Qui sont ces chasseurs? Quels sont leurs motifs? L'auteur explore une fois de plus la noirceur humaine. Bernard Minier campe bien ses personnages, notamment les secondaires qui ne font que passer, mais qui prennent malgré tout une profondeur intéressante. L'intrigue est menée avec le degré requis de suspense et de revirements. Le principal attrait du roman demeure dans le portrait d'une société mal en point, qui cherche ses repères. **LA PRESSE**

LIVRE

Jane, un meurtrier



★★★★½
ESSAI
MAGGIE NELSON

Si vous êtes parmi les fidèles de Maggie Nelson, vous avez lu *Une*

partie rouge, publié en français en 2017, qui racontait le procès du meurtrier de sa tante Jane, 36 ans après les faits. L'homme était soupçonné d'être l'auteur de plusieurs autres meurtres dans la même région, et dans son livre, Maggie Nelson revenait sur l'enquête et le procès. Il y avait une suite à ce livre. Elle a été publiée il y a 16 ans en anglais, mais vient seulement d'être traduite. Les Éditions du sous-sol publient donc tête-bêche les deux textes, *Une partie rouge* et *Jane, un meurtrier*, qui est un collage de poèmes de Maggie Nelson entrecoupés d'extraits de journaux intimes de sa tante Jane, de correspondances avec son fiancé et de coupures de journaux. À travers ce journal inusité et original, on voit se dessiner les contours de la personnalité de Jane, à qui sa nièce, qui ne l'a jamais connue, s'est tant identifiée. Des tragédies comme le meurtre de Jane, qui n'avait que 23 ans lorsqu'elle a été assassinée, marquent une famille au fer rouge. On comprend que Maggie Nelson ait été hantée par la disparition brutale de sa tante morte quatre ans avant sa naissance. Ce livre est en quelque sorte un exorcisme. **LA PRESSE**

MUSIQUE

The Off-Season



★★★★★
RAP
J. COLE

Pour le rappeur de Caroline du Nord, le rap est un sport de haut niveau. D'où sa prose méticuleuse,

calculée, mature. Ses couplets complexes et profonds lancés avec aisance donnent l'effet de petits labyrinthes, dont il connaît le chemin par cœur. De retour trois ans après le très réussi *KOD*, J. Cole met la barre toujours plus haut. Le ton est différent, Jermaine est plus confiant. Il parvient à ne pas être moralisateur comme dans ses opus précédents. Il est rassembleur et triomphant dans *95 South*. Au sommet de son art dans *amari*. Un fabuleux raconteur d'histoire au flow impeccable dans *punchin'.the.clock*. En duo avec 21 Savage dans *my life*, il explore les coins plus sombres du passé, une enfance dans la violence et la pauvreté, des amis plongés dans les méandres du *hood*. J. Cole s'est donné pour mission de faire un rap sérieux et réfléchi. On peut lui reprocher de ne pas faire de succès dansants et optimistes, certes. Mais on en redemande. **LA PRESSE**

MUSIQUE

Outside Child



★★★★★
AMERICANA
ALLISON RUSSELL

Les apparences, bien souvent, sont trompeuses. L'univers musical concocté par Allison Russell et ses collaborateurs a quelque chose de confortable et d'accueillant. Il suffit toutefois de porter attention à ce qu'elle chante pour deviner les souffrances qu'elle a traversées. *Outside Child* n'est pourtant pas un disque sombre. C'est au contraire une marche vers la lumière qu'il y a au bout du tunnel. Et c'est ce qui ressort de ces chansons qui puisent entre autres dans le folk, le country, le blues et le gospel : une envie de chaleur, de douceur, de compassion, que transmet admirablement la chanteuse née à Montréal. Mêler tous ces styles n'est pas un geste innocent de la part d'Allison Russell ; c'est le reflet de ce qui l'anime comme être humain : le partage, l'ouverture, l'inclusion. C'est fait avec doigté, avec sensibilité, avec une aisance toute naturelle, comme si le chant, les mélodies et les arrangements coulaient de source. Les airs se lovent dans nos oreilles pour ne plus en ressortir. Le doux refrain de *Persephone*, par exemple, qui rappelle le plus envoûtant des Cowboy Junkies. On songe aussi à ce que Norah Jones fait de mieux quand elle flirte avec le country. Allison Russell possède toutefois une voix à elle, qui résonne fort, juste à côté du cœur. **LA PRESSE**

LIVRE

Florida

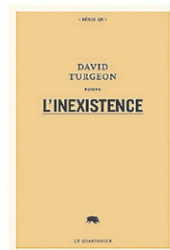


★★★
ROMAN
OLIVIER BOURDEAUT

Olivier Bourdeaut avait frappé un grand coup avec son premier roman sorti en 2016, *En attendant Bojangles*, qui avait charmé les lecteurs, séduit la critique et récolté de nombreux prix. *Florida*, son troisième roman, nage encore dans les eaux de la maladie mentale et de la famille dysfonctionnelle, sauf que la tendresse et l'empathie qu'on y retrouvait se sont transformées en férocité et en humour noir, très noir. On y suit le plan de vengeance autodestructeur d'Elizabeth, ex mini-miss éternelle deuxième, qui en veut profondément à sa mère d'avoir fait d'elle une poupée, et à son père de l'avoir laissée faire. La «voix» d'Elizabeth est ironique et détonante à souhait et on a bien sûr envie de voir jusqu'où elle ira. Mais si *Florida* a du rythme et est certainement un excellent divertissement, on dirait que le roman a un aspect un peu plaqué, peut-être à cause de la distance (sexe, âge, pays) entre le personnage et son auteur. Résultat : même si le récit est narré à la première personne, on regarde nous aussi Elizabeth comme une bête de foire, et la fin mi-figue, mi-raisin ne vient pas arranger les choses. Malgré ses qualités et à cause des attentes, *Florida* serait ainsi quelque chose comme une demi-déception... ou un demi-succès. **LA PRESSE**

LIVRE

L'inexistence



★★★★½
ROMAN
DAVID TURGEON

Il y a de ces livres qui en rappellent d'autres, ce que soit par leur

forme ou leur propos. Et puis ceux qui forment des mondes en soi et ne ressemblent à rien d'autre. Ceux de David Turgeon entrent assurément dans cette deuxième catégorie. L'auteur de *Simone au travail* et de *Le Continent de plastique* poursuit, avec *L'inexistence*, son cinquième roman, son œuvre singulière. Cette fois, il nous transporte dans l'Empire, pays érigé sur

les terres brûlées de la Kadie, dont la langue et la culture sont en train de disparaître, assimilées par le nouveau pouvoir en place. On suit le protagoniste principal dans ses pérégrinations et ses réflexions, qui sont autant d'occasions pour Turgeon d'aborder, dans une langue travaillée finement et à la qualité littéraire indiscutable, une foule de sujets épineux, sociaux et politiques, tous d'actualité : l'immigration, les réfugiés, l'assimilation, le racisme, l'intolérance, l'ultranationalisme, l'hégémonie langagière... Et l'auteur pose ce faisant la délicate question de l'attachement au monde, des existences multiples qui nous habitent et qui sont liées, par de mystérieux mécanismes, à celles des autres, et du théâtre que nous inventons pour les expérimenter. **LA PRESSE**

LIVRE

Dialogue sur l'art et la politique



★★★★½
ESSAI
KEN LOACH ET ÉDOUARD LOUIS

Le premier a 84 ans, il est Britannique et cinéaste. Le second a 28 ans, il est Français et écrivain. En 2019, Al Jazeera a eu l'excellente idée de réunir Ken Loach et Édouard Louis sur le plateau de l'émission *Studio B* afin qu'ils discutent de thèmes qui leur sont chers : l'exploitation des travailleurs, l'aliénation de la classe ouvrière, l'état de la gauche en politique et le rôle de l'art dans tout ça. Les deux hommes ne parlent pas de la même place : l'œuvre cinématographique, riche, de Ken Loach met en scène les effets du système capitaliste sur les ouvriers. Le cinéaste s'est fait connaître avec le film *Kes*, en 1969, et enchaîne les films autour du même thème depuis. Le cas d'Édouard Louis est différent : jeune homosexuel ayant grandi dans la commune d'Abbeville, dans le département français de la Somme, il a lui-même été victime de violence et d'exclusion dans son milieu, et au sein de sa propre famille. Questionnés sur le rôle de l'art pour changer le monde, les deux hommes s'entendent sur l'importance de la subversion. Aller à contre-courant de l'establishment, ne pas avoir peur de déplaire, de critiquer et de poser les questions qui dérangent... Les deux hommes se rejoignent entièrement sur cette question. Cette plaquette de 67 pages est remplie d'excellentes pistes de réflexion. **LA PRESSE**

MUSIQUE

Scaled and Icy



★★★
INDIE ROCK
TWENTY ONE PILOTS

Le sixième album du duo

porte l'empreinte pandémique. Mais l'isolement et la solitude sont exclus de la plume de Tyler Joseph. On est loin d'être dans la déprime, on s'éloigne même de la signature mélancolique des deux natifs de Columbus, en Ohio. L'album, avec ses *hits* festifs (*Saturday*), des morceaux très achevés (l'impressionnant *No Chances*), ses ballades *upbeat* qui rappellent Elton John et les Beach Boys (*Good Day*), fait plus office de bout du tunnel. L'usuel mélange de rap, de rock et de synthétiseur fait bon ménage avec des rythmes très hop la vie. Les musiciens ont su garder leur marque de commerce avec un souci d'offrir du nouveau, préservant ainsi une communauté de fans qui les suivraient volontiers en tournée. **LA PRESSE**

MUSIQUE

sour



★★★★½
POP
OLIVIA RODRIGO

Olivia Rodrigo est nostalgique

d'une époque musicale qu'elle n'a pas vécue. Celle du pop-punk du début des années 2000, celle de Paramore et d'Avril Lavigne. La chanteuse, née en 2003, s'approche de jolie façon les refrains à la guitare fiévreuse pour crier une peine d'amour pendant 35 minutes. Il n'y a pas que du pop-punk revisité sur *sour* (stylisé sans majuscule, comme tous les titres des chansons et comme celles de son idole Billie Eilish). Il y a aussi des chansons dans la lignée de *drivers license*, ballade au succès phénoménal parue en début d'année. Cette pièce, la plus écoutée en 24 heures de l'histoire de Spotify (outre les chansons de Noël) et numéro un du classement Billboard dès sa sortie, se trouve d'ailleurs sur ce premier album de la jeune chanteuse et actrice. Après le triomphe de *drivers license*, la chanteuse prouve qu'il n'était pas question d'un *one-hit wonder*, mais qu'elle représente bel et bien l'avenir de la pop. **LA PRESSE**

Exceptionnel ★★★★★
Excellent ★★★★★
Bon ★★★
Passable ★★
À éviter ★

HORTICULTURE

COMMENT CONTRÔLER LES FAMEUX VERS GRIS



LARRY HODGSON
Collaboration spéciale

Quelle horreur! Vous faites votre tournée matinale du potager, qui était en parfait état la veille, pour trouver des plants fauchés, coupés à la base. Qu'est-ce qui a pu causer ce dégât?

Il s'agit d'un insecte appelé ver gris ou ver gris faucheur, larve d'un papillon de nuit terne et peu remarquable, la noctuelle. Même si on l'appelle «ver», c'est en fait une chenille. Il n'est pas nécessairement gris non plus, mais, selon l'espèce, peut être gris, brun ou noir, même blanc dans le cas des vers fraîchement éclos. Habituellement, on le trouve le jour couché sous le pied d'une plante fraîchement fauchée, bien enfoui dans le sol. Au repos, il s'enroule en C.

Les jeunes vers gris se contentent de percer des trous dans les feuilles des plantes ou d'en grignoter les marges, mais quand ils grossissent un peu, ils commencent à gruger les tiges des jeunes plantes, les coupant au sol. Cette habitude se reflète dans le nom anglais de cet insecte : *cutworm* (ver qui coupe).

L'insecte fait toujours ses dégâts pendant la nuit. Le jour, il se réfugie dans le sol, à l'abri des prédateurs comme les oiseaux et les couleuvres, mais jamais très profondément : toujours près de la surface.

Son cycle de vie est variable, selon l'espèce. Certains vers gris hibernent dans le sol sous forme d'œufs, de chrysalide ou de larve, mais d'autres ne survivent pas aux hivers froids québécois. À la place, le papillon revient en volant du sud quand la température se réchauffe, pondant ses



œufs dès son arrivée. Il peut y avoir plus d'une génération par année.

Certains vers gris sont très spécifiques quant à leur hôte, ne touchant qu'aux haricots par exemple, mais la plupart sont «polyphages» : ils s'attaquent à presque toute plante, pas seulement les légumes, mais aussi les

annuelles, les vivaces et les fines herbes, même les jeunes arbres.

Notez que plusieurs espèces sont associées aux pelouses. Par exemple, il y a souvent une abondance de vers gris l'année où l'on crée un nouveau potager en convertissant une pelouse en terre arable par le labourage (l'installation d'un potager

surélevé posée sur une barrière de papier journal ou de carton, par contre, prévient ce problème) ou encore, les vers commencent à se développer dans une pelouse pour migrer vers un jardin à proximité. Laisser une lisière de terre libre de pelouse tout autour du jardin peut donc sérieusement réduire les risques d'infestation.

CONTRÔLER UNE INFESTATION EN COURS

Le contrôle le plus facile est la récolte manuelle. Habituellement, le coupable passe sa journée dans le sol près d'une plante fauchée la veille. Il suffit lors de fouiller dans le sol à sa recherche avec un transplantoir ou petite gratte. Certaines espèces tirent le plant qu'elles ont coupé dans le sol pour continuer de le gruger pendant la journée, mais en laissant une partie exposée. Si oui, vous saurez exactement où votre ennemi se trouve!

Une autre possibilité est de sortir la nuit avec une lampe de poche et d'inspecter vos plantes, car le ver travaille à la surface du sol ou à la base de la tige. Ainsi, vous trouverez le ver gris en flagrant délit.

Quand vous le trouverez, déposez-le dans un bol d'eau savonneuse ou écrasez-le, tout simplement.

COMMENT PRÉVENIR LES VERS GRIS

Dans un potager ou jardin souvent infesté, peut-être parce qu'il est voisin d'une pelouse, il peut être nécessaire de protéger les plantes avec une barrière.

Vous pouvez, par exemple, couvrir tout le jardin en début de saison d'une toile flottante (tissu translucide offert en jardinerie qui laisse pénétrer le soleil, la pluie et l'air, mais pas les insectes), ce qui empêchera les espèces qui arrivent du sud d'y pondre. Par contre, cette méthode ne sera pas efficace contre les espèces ayant hiverné dans le sol.

Ou protégez vos plants un par un. À cette fin, découpez tout simplement le fond de quelques boîtes de conserve, pots de plastique ou verres de plastique, de styromousse ou de carton de façon à faire un cylindre. On peut même utiliser le tube d'un rouleau de papier de toilette! Placez ces barrières autour des jeunes plants, enfonçant la partie inférieure de la barrière à 3 cm dans le sol. La barrière doit dépasser le sol d'au moins 5 à 6 cm. Avec une telle barrière autour des tiges, le ver gris faucheur, qui travaille toujours à ou près de la surface du sol, ne pourra plus faire son œuvre.

Une autre possibilité est de traiter le sol avec des nématodes bénéfiques, offerts en jardinerie.

Peu importe ce que vous choisissez de faire pour contrôler les vers gris, l'important est de commencer à réagir promptement afin de limiter les dégâts.

1 Plant de maïs fauché par un ver gris. — PHOTO RSBERNARD, WIKIMEDIA COMMONS

2 Le ver gris s'enroule en C dans le sol pendant la journée. — PHOTO 123RF.COM/IROTTLAENDER

RÉPONSES À VOS QUESTIONS

PLANTE D'INTÉRIEUR À IDENTIFIER

Q J'aimerais savoir le véritable nom de cette plante d'intérieur qu'on appelle lilas d'intérieur. Quels sont les soins à lui apporter? Combien d'eau lui donner? Soleil ou peu de soleil? Peut-on l'élaguer?
G. Pelletier, Kamouraska

R Le nom «lilas d'intérieur» est nouveau pour moi, mais je connais bien la plante. Elle figure d'ailleurs dans mon nouveau livre Les plantes d'intérieur. Elle s'appelle plectranthe 'Mona Lavender' (*Plectranthus 'Mona Lavender'*) et n'a du lilas que la couleur de ses fleurs bilabiées... et certainement pas le parfum (elles sont inodores). Ce plectranthe n'est nullement apparenté au lilas, mais est en fait un très proche parent du coléus (*Coleus scutellarioides*), de la famille des lamiacées. Il lui faut un ensoleillement intense à moyen et un terreau qui s'assèche légèrement entre les arrosages. Ainsi, arrosez-le abondamment, puis attendez que le terreau soit sec au toucher avant d'arroser de nouveau. Maintenez une température d'intérieur normale (évités les températures inférieures à 10°C) et une atmosphère humide. Oui, vous pouvez le tailler; on le fait habituellement après la floraison. Un été passé en plein air peut aider à lui donner une bonne vigueur. Enfin, il faut lui faire subir des jours courts (de moins de 12 heures) à l'automne pour stimuler une nouvelle floraison, donc l'automne et l'hiver, placez-le dans une pièce très éclairée le jour, mais sans éclairage artificiel le soir.



Cette méthode réplique tout simplement la façon dont les bulbes à floraison printanière (tulipes, narcisses, crocus et autres) poussent dans la nature. Ils sortent au printemps à travers les racines des plantes à croissance estivale, comme les vivaces, les arbustes et les arbres, profitant de l'absence de feuilles pour fleurir et étendre leurs feuilles. Ainsi, les bulbes captent et emmagasinent l'énergie nécessaire pour la floraison de l'année suivante. Ensuite, quand les plantes plus hautes commencent à se couvrir de feuilles et accaparent alors le soleil, les plantes à bulbes se retirent sous le sol et leurs fleurs et feuilles disparaissent. Elles passent alors l'été en dormance sous le sol pour renaître au printemps suivant et commencer un autre cycle de floraison et de feuillage.

Plectranthe 'Mona Lavender'

— PHOTO G. PELLETIER

Des questions svp!

Vous pouvez nous joindre par courriel à **courrierjardinierparesseux@yahoo.com**

Par courriel à

Le jardinier paresseux
Le Soleil
C.P. 1547, succ. Terminus
Québec (Québec) G1K 7J6

ANNUELLES PAR-DESSUS LES TULIPES

Q J'aimerais savoir si je peux planter des annuelles par-dessus mes bulbes de tulipes quand le feuillage de celles-ci sera jauni.
Manon Gamelin

R Oui, plantez même les annuelles autour du feuillage des tulipes avant qu'il ne fane. Ainsi, vous aurez de la couleur plus tôt dans la saison.

CALENDRIER HORTICOLE

Ravageurs et maladies au potager

Formation offerte pour apprendre à prévenir et à contrôler les dommages causés par les ravageurs (les bestioles qui mangent vos légumes avant vous) et les maladies au potager. Il s'agit d'une formation de trois heures partagée en dix leçons que vous pourrez suivre au moment qui vous convient et à votre rythme. Coût: 35 \$ + taxes. Information : **www.lilimichaud.com**

Radio CKIA et Facebook Live

L'émission radiophonique et virtuelle le Jardinier paresseux avec Larry Hodgson est offerte gratuitement les mercredis à 10h à CKIA-FM 88,3 et sur **www.facebook.com/JardinierParesseux**.

Pour toute activité horticole, écrivez-nous à **courrierjardinierparesseux@yahoo.com**.



ENTRETIEN HORTICOLE

À FAIRE CETTE SEMAINE

- Quand les températures nocturnes commencent à dépasser 13°C, vous pouvez planter les légumes et annuelles tendres (tomates, poivrons, courges, bégonias, impatiens, etc.) en pleine terre.
- Quand le feuillage des bulbes à floraison printanière sèche, vous pouvez le couper.

- Arrosez régulièrement les végétaux fraîchement plantés pendant les trois semaines qui suivent leur mise en terre.
- N'oubliez pas d'acclimater vos plantes d'intérieur aux conditions d'extérieur, soit 2 ou 3 jours à l'ombre et 2 à 3 jours à la mi-ombre, avant de les placer à l'extérieur au plein soleil.

PLANÈTEVINS



SIX VINS POUR LE BARBECUE



NATALIE RICHARD
Collaboration spéciale
nrichard@gcmedias.ca

C'est parti pour une belle saison de BBQ! Et en bonne compagnie, le meilleur accord vin sera toujours celui que l'on préfère déguster avec ceux qu'on aime. Donc finalement, autour du grill, il n'y a pas de règle, mais un bon rouge fera toujours honneur à un bon steak, du gibier ou des saucisses, tandis qu'un bon blanc complètera bien les volailles, les poissons et les légumes grillés. Personnellement, j'adore le rosé pour le BBQ, car il s'accorde avec tout, en plus de son affinité naturelle avec les fruits de mer.

1 THE DRIFTER CINSULT SWARTLAND MALMESBURY 2020

16,50\$ • 13057997 • 14% • 1,9 g/L
L'aventure démarrée avec Adi Badenhorst, dans le Swartland, en Afrique du Sud, se poursuit merveilleusement avec Jasper Wickens à la barre du Drifter pour un premier millésime 100% cinsault de ses vignes de Paardeberg. Superbe cuvée de soif et de BBQ, avec des arômes de fleurs sauvages et de fynbos, sur notes de framboise, de réglisse et de viande séchée. Pour la petite histoire, le jeune vigneron Jasper Wickens, qui vole de ses propres ailes depuis quelques millésimes déjà, était à l'origine l'assistant d'Adi. Il a établi son propre vignoble dans le

voisinage et développe depuis 2012 l'excellente gamme des vins Swer, aussi offerte chez nous en SAQ.

2 BLACK SAGE SHIRAZ VALLÉE D'OKANAGAN 2017

30,25\$ • 14503493 • 14% • 6 g/L
Ce vignoble de la Vallée d'Okanagan en Colombie-Britannique m'impressionne à chaque nouvelle cuvée que je découvre. Offerte depuis peu, celle-ci est à base de shiraz, bien équilibrée entre les notes fruitées de mûre et de cerise noire et les épices chocolatées, enveloppée d'une finale puissante et bien tannique. Le vigneron Jason James, originaire

de l'Ontario, dirige la production depuis 2010 et réussit à produire un style de vin bien corsé grâce à un vignoble riche en vieilles vignes à maturation tardive.

3 AA BADENHORST SECATEURS ROSÉ 2020

17,20\$ • 13509252 • 12% • 1,4 g/L
Un rosé inspiré de Bandol avec un pressurage 100% mourvèdre de vignes plantées en gobelet entre 2000 et 2007. Un vin généreux et gastronomique qui offre une belle complexité de petits fruits rouges et de groseilles, légèrement épicé, aux effluves d'eau de rose sur une bonne

finale. Une autre note d'excellence pour ce deuxième millésime rosé de Secateurs.

4 BODEGA VILLA D'ORTA ROSADO 2020

16,95\$ • 13211851 • 14% • 1,8 g/L
Alain Bellemare est un vigneron québécois qui vinifie en Espagne depuis 2011 sur les terroirs de Somontano, « sous les montagnes », dans le nord du pays, au pied des Pyrénées. Un beau millésime pour son rosé de saignée 100% cabernet-sauvignon, vinifié avec ses levures indigènes et légèrement filtré. Un vin gastronomique à un prix non astronomique



Autour du grill, il n'y a pas de règle, mais un bon rouge fera toujours honneur à un bon steak, du gibier ou des saucisses, tandis qu'un bon blanc complètera bien les volailles, les poissons et les légumes grillés. — PHOTO FOURNIE

super bien équilibré, tout en fraîcheur de fraiche des champs, avec du corps et des notes d'épices douces en finale. Parfait pour accompagner les grillades. **B**

5 DONNAFUGATA ANTHILIA SICILIA 2019

17,95\$ • 10542137 • 12,5% • 3,5 g/L
Un vin pour chaque désir, telle est la devise du domaine familial Donnafugata qui nous charme avec ses habitages idylliques et ses vins aux cépages autochtones de la Sicile. Celui-ci est riche et suave, avec ses notes de citron confit, de pêche et de fleur de miel, un catarratto qui accompagne divinement les volailles et les poissons sur le grill, spécialement la pieuvre.

6 ALAIN BRUMONT LA GASCOGNE

43,50\$ • 13950347 • 12,5% • 1,6 g/L • 3 litres

Alain Brumont est un vigneron passionné et amoureux de sa région : la Gascogne. On le sent bien dans ses vins, tant les haut de gamme que ses vins de soif et de plaisir comme celui-ci à 50% de gros manseng qui apporte les notes de pêche et de coing, et 50% de sauvignon blanc pour l'apport citronné et zesté. On en prendrait plus de ces bons vins d'été en format de trois litres. Ils sont super pratiques, car le vin se conserve beaucoup plus longtemps dans cet emballage, en plus d'être idéal pour les grands festins. On n'a qu'à déposer la boîte sur la table à pique-nique et tout le monde se sert de façon conviviale. J'adore!

B BIO **V** VÉGANE

Pour en savoir davantage, suivez-moi sur www.sommeliereaventuriere.com

Les routes des bières

PHILIPPE WOUTERS

CHRONIQUE

philippe.wouters@gcmedias.ca



Projets très souvent portés par les corporations touristiques de chaque région, les routes des bières sont aujourd'hui de véritables outils promotionnels qui font déplacer des milliers de personnes à travers les brasseries du Québec. Un brasseur m'a déjà confié qu'une route des bières peut lui apporter 30 % de clientèle supplémentaire. Aperçu des routes à connaître.

À la manière de la célèbre Route des vins en Montérégie-Estrie, les routes des bières se sont développées au cours des années. Le but ? Vous offrir toute l'information nécessaire, en un seul endroit, pour vous faire découvrir le savoir-faire brassicole québécois.

On y trouve également des partenaires naturels comme des producteurs du terroir ou d'autres établissements qui servent de la bière. Où les retrouver ? Partout dans les établissements de la région visitée, mais attention, toutes les régions n'ont pas forcément leur route des bières.

LA ROUTE DES BIÈRES DU SAGUENAY-LAC-SAINT-JEAN

Cet été, elle devient numérique, sous forme d'application sur votre téléphone intelligent. Elle propose un parcours global des brasseries du Saguenay-Lac-St-Jean, mais également des « micros-tours » qui vous permettent de profiter de suggestions d'escalades et des lieux incontournables.

Lorsque vous téléchargez l'application, un passeport numérique vous permet de récolter des timbres et de profiter de rabais dans les établissements participants.

Nombre de microbrasseries : 14
J'aime : l'application numérique avec envoi d'itinéraire, les rabais et les offres promotionnelles
Lien : routedesbieresdusaglac.com

LA ROUTE DES BIÈRES DE L'EST DU QUÉBEC

Regroupant 18 brasseries à l'est du Québec, cette route des bières offre une carte disponible chez tous les détaillants, vous invitant à découvrir les établissements participants. C'est aussi simple que cela.

Nombre de microbrasseries : 18

J'aime : les informations concises sur la carte

Lien : facebook.com/brasseriesdelest

BRASSEURS DES CANTONS

Développée par le Conseil de l'industrie bioalimentaire de l'Estrie, les brasseurs des Cantons vous propose une carte regroupant 23 brasseries. Sur le site Internet, il est possible de télécharger la carte sur votre téléphone, ou la trouver en format papier.

Nombre de microbrasseries : 23

J'aime : les informations intéressantes sur chaque brasserie

Lien : cantonsdelest.com/routes-touristiques/32/brasseurs-des-cantons

LA ROUTE DES BRASSEURS DE LA MAURICIE

Procurez-vous votre passeport pour 30 \$ et parcourez les établissements brassicoles de la Mauricie en profitant de rabais. Douze microbrasseries vous présentent quatre circuits différents et vous invitent à découvrir le savoir-faire brassicole de la région.

Nombre de microbrasseries : 12

J'aime : l'idée d'un passeport avec des rabais et des cadeaux
Lien : routedesbrasseurs.com

LA MORT DU COCKTAIL

MONSIEUR COCKTAIL



PATRICE PLANTE

Collaboration spéciale

Madonna. Les rangées infinies de vodkas aromatisées. Des jus fluorescents qui jaillissent d'un pistolet relié à une machine. Des verres à martini et des poudres fruitées. Des néons, des permanentes et des boucles d'oreilles ressemblant à s'y méprendre à des cerceaux de cirque.

Les années 80 ont marqué la mort du cocktail.

Après une dure prohibition, une crise économique et une Seconde Guerre mondiale, l'art du bar se perd. Les mixologues de l'âge d'or et des saloons ne sont plus, ayant changé de métier ou émigré en Europe, là où le cocktail règne encore en roi. L'industrialisation des jus et des ingrédients envahit le monde de la restauration qui délaisse les ingrédients frais au profit du rendement. Qui plus est, boire du gros whisky n'est plus à la mode. C'est devenu une affaire de vieux.

Le cocktail est bel et bien mort et, avec lui, son merveilleux legs : l'utilisation de spiritueux de qualité, d'ingrédients frais, de glace exceptionnelle et de sirops maison. Les bars migrent de saloons et de tavernes aux *nightclubs* et le cocktail n'est plus qu'une façon de faire la fête, de danser et de provoquer des rencontres. Il n'est plus une discussion entre un client et son chef liquide.

Malgré tout, cette époque — bien qu'industrielle et utilisant beaucoup d'ingrédients artificiels — a vu naître des classiques qui bercent notre culture : brandy sour à l'abricot, kamikaze, melon ball et... le fameux « sex on the beach ». Né autour de 1987 à Fort Lauderdale, fait de jus d'orange concentré ainsi que du fameux schnapps aux pêches qui n'a rien à voir avec le brandy et encore moins avec la pêche fraîche, ce cocktail illustre à merveille cette époque qui est la source de beaucoup de nos souvenirs.



MAELLA LEPAGE

En voici une création personnelle faite d'ingrédients naturels, une version moderne, équilibrée et beaucoup trop délicieuse!

Nutra-Fruit
• Rondelle d'orange et canneberges au marasquin (pour décorer)

Sex on the beach

INGRÉDIENTS

- 1 oz de vodka
- 0,5 oz de sirop de pêche Monsieur Cocktail (ou de liqueur aux pêches)
- 1 oz de jus d'orange frais
- 1 oz de jus de canneberge

PRÉPARATION

- 1** Dans un verre rempli de glace, ajouter tous les ingrédients (sauf le jus de canneberges) et mélanger à la cuillère jusqu'à ce que vos doigts deviennent bien froids.
- 2** Ajouter doucement le jus de canneberges.
- 3** Décorer d'une rondelle d'orange et de canneberges au marasquin.

Santé!

RECETTES PRATIQUES

INGRÉDIENTS



1 2 OIGNONS
ÉMINCÉS



2 VEAU HACHÉ
450 G (1 LB)



3 BACON À L'ÉRABLE
8 TRANCHES



4 4 PETITS
PAINS-CROISSANTS
PREMIÈRE MOISSON



5 BRIE COUPÉ EN QUATRE
TRANCHES 100 G (3 1/2 OZ)

PRÉVOIR AUSSI :

- 80 ml (1/3 de tasse) de sirop d'érable
- 1 œuf
- 375 ml (1 1/2 tasse) de bébés épinards (facultatif)

PHOTOS MAGAZINE 5-15, JUIN 2021, VOL. 12, NO. 01



LA RECETTE DE LA SEMAINE

BURGER DE VEAU AU BRIE ET BACON À L'ÉRABLE

Préparation : 15 minutes • Cuisson : 27 minutes • Quantité : 4 portions
Sans noix

PRÉPARATION

1 Dans une poêle, cuire les oignons avec le sirop d'érable de 8 à 10 minutes à feu doux-moyen, jusqu'à ce que les oignons soient caramélisés. Saler et poivrer.
2 Dans un bol, mélanger le veau avec l'œuf. Saler et poivrer.
3 Façonner quatre galettes avec la préparation au veau.

4 Chauffer une autre poêle à feu moyen. Cuire la moitié des tranches de bacon de quatre à cinq minutes, jusqu'à ce qu'elles soient dorées. Réserver dans une assiette sur du papier absorbant. Répéter avec les tranches de bacon restantes.
5 Réserver 45 ml (3 c. à soupe) de gras de bacon dans la poêle. Chauffer à feu moyen-élevé. Cuire les galettes de veau de 10 à 12 minutes en

les retournant quelques fois en cours de cuisson, jusqu'à ce que l'intérieur des galettes ait perdu sa teinte rosée.
6 Couper les petits pains-croissants en deux.
7 Dans une autre poêle, faire dorer les petits pains 30 secondes.
8 Garnir les pains de galettes, de tranches de bacon, de brie, d'oignons caramélisés et, si désiré, de bébés épinards.



Recette magazine
5 ingrédients,
15 minutes, juin
2021, Vol. 12,
No. 01. Publié
par Éditions
Pratico-
pratiques.

PAR PORTION

Calories.....	863
Protéines.....	40 g
Matières grasses.....	48 g
Glucides.....	71 g
Fibres.....	4 g
Fer.....	4 mg
Calcium.....	140 mg
Sodium.....	1003 mg

BOULETTES DE BŒUF AUX TOMATES



Recette bookazine Geneviève Everell - le magazine de Miss Sushi, No 1, Vol. 2. Publié par Éditions Pratico-pratiques.

Pour 20 boulettes

INGRÉDIENTS

- 450 g (1 lb) de bœuf haché
- 1 boîte de tomates en dés aux épices italiennes de 796 ml
- 30 ml (2 c. à soupe) d'oignon vert haché finement
- 30 ml (2 c. à soupe) d'oignon rouge haché finement
- 30 ml (2 c. à soupe) de sriracha
- 45 ml (3 c. à soupe) de ketchup
- 45 ml (3 c. à soupe) de chapelure panko
- 1 jaune d'œuf

- 15 ml (1 c. à soupe) de sel d'oignon

Pour la sauce:

- 125 ml (1/2 tasse) de crème à cuisson 15 %
- 45 ml (3 c. à soupe) de fromage à la crème
- Fleur de sel au goût

Pour les frites de navet:

- 1 navet coupé en bâtonnets
- Fleur de sel au goût

Pour décorer:

- Oignons verts hachés finement

PRÉPARATION

- 1 Dans une casserole d'eau bouillante, faire blanchir le navet environ 5 minutes. Égoutter, puis éponger avec du papier absorbant.
- 2 Dans un grand bol, mélanger le bœuf haché, 10 morceaux de tomates, l'oignon vert, l'oignon rouge, la sriracha, le ketchup, le jaune d'œuf, la chapelure et le sel d'oignon. Façonner 20 boulettes.

3 Chauffer une casserole à feu moyen. Cuire le reste des tomates en dés, la crème à cuisson, le fromage à la crème et la fleur de sel environ 15 minutes, en remuant régulièrement.

4 Dans une grande poêle, faire fondre le beurre à feu moyen-élevé. Cuire les boulettes sur toutes les faces environ 15 minutes.

5 Dans une friteuse ou dans une grande casserole, chauffer l'huile jusqu'à ce qu'elle atteigne une température de 180 °C (350 °F) sur un thermomètre à cuisson. Si une casserole est utilisée, bien surveiller la cuisson pour éviter que l'huile ne surchauffe et ne s'enflamme.

6 Faire frire les bâtonnets de navet environ 5 minutes, jusqu'à ce qu'ils soient dorés et croustillants. Éponger sur du papier absorbant. Saupoudrer de fleur de sel.

7 Dans une assiette, déposer les frites de navet et les boulettes de bœuf. Napper de sauce crémeuse aux tomates et garnir d'oignons verts.



PHOTO BOOKAZINE GENEVIÈVE EVERELL - LE MAGAZINE DE MISS SUSHI



PHOTO MAGAZINE JE CUISINE, BBQ & FUMOIR, AVRIL 2021, VOL. 17, NO. 01

CÔTES LEVÉES MIEL ET GINGEMBRE

Préparation : 30 minutes • Marinage : 2 heures
Cuisson : 1 heure 40 minutes • Quantité : 4 portions

INGRÉDIENTS

- 2,2 kg (environ 4,8 lb) de côtes levées de dos de porc

Pour la marinade:

- 160 ml (2/3 de tasse) de sauce soya
- 80 ml (1/3 de tasse) de miel
- 60 ml (1/4 de tasse) de sauce chili épicée thaïe
- 30 ml (2 c. à soupe) de gingembre râpé
- 30 ml (2 c. à soupe) de coriandre fraîche hachée
- 30 ml (2 c. à soupe) de vinaigre de riz
- 30 ml (2 c. à soupe) d'ail haché
- 1 oignon haché
- Sel au goût

Pour la sauce:

- 80 ml (1/3 de tasse) de jus de lime frais
- 45 ml (3 c. à soupe) de sauce teriyaki épaisse
- 30 ml (2 c. à soupe) de sauce soya
- 30 ml (2 c. à soupe) de miel
- 30 ml (2 c. à soupe) de coriandre fraîche hachée

- 15 ml (1 c. à soupe) d'ail haché
- 1 piment thaï haché

PRÉPARATION

- 1 Dans une casserole, déposer les ingrédients de la marinade. Porter à ébullition à feu moyen. Retirer du feu et laisser tiédir. Transférer les deux tiers de la marinade dans un bol. Couvrir et réserver au frais.
- 2 Parer les côtes levées en retirant la membrane blanche, puis badigeonner les deux côtés des côtes du tiers de la marinade restante.
- 3 Envelopper chaque côte levée séparément dans des feuilles de papier d'aluminium de manière à former des papillotes hermétiques. Laisser mariner de 2 à 4 heures au frais.
- 4 Au moment de la cuisson, préchauffer le barbecue à puissance moyenne (180 °C - 350 °F). Éteindre l'un des brûleurs du barbecue. Sur la grille chaude et huilée du barbecue, déposer les côtes levées du côté du brûleur éteint pour une cuisson indirecte. Fermer le couvercle et cuire de 1 heure 30 minutes à 2 heures en retournant les côtes levées plusieurs



Recette magazine Je cuisine, BBQ & Fumoir, avril 2021, Vol. 17, No. 01. Publié par Éditions Pratico-pratiques.

fois, jusqu'à ce que la chair se détache facilement de l'os.

5 Retirer les côtes levées des papillotes.

6 Rallumer le brûleur éteint. Sur la grille chaude et huilée du barbecue, cuire les côtes levées 10 minutes en les badigeonnant de la marinade réservée.

7 Dans un bol, mélanger les ingrédients de la sauce.

8 Servir les côtes levées avec la sauce.

PAR PORTION

Calories	819
Protéines	49 g
M.G.	42 g
Glucides	57 g
Fibres	2 g
Fer	4 mg
Calcium	116 mg
Sodium	3100 mg

le petit P MAG.

ÈVE TESSIER-BOUCHARD

Coopérative nationale de
l'information indépendante

Tu veux toujours en savoir plus sur le monde qui t'entoure? Chaque samedi, nous te présentons les nouvelles les plus intéressantes de la semaine, publiées par notre équipe sur le Canal Squat, un bulletin de nouvelles quotidien offert sur le site Web jeunesse de Télé-Québec. À lire et à voir dans le journal, dans l'appli et sur notre site Web!

UNE SEMAINE D'ACTU



LES RESTES DE 215 ENFANTS AUTOCHTONES RETROUVÉS

Cette nouvelle est troublante et je préfère t'en aviser. Samedi dernier, les restes de 215 enfants des Premières Nations ont été retrouvés sur le site d'un ancien pensionnat autochtone, en Colombie-Britannique. Tu dois te demander comment une chose pareille est possible. Voici ce que tu dois savoir pour mieux comprendre cette triste nouvelle.

UN PENSIONNAT, C'EST QUOI?

Les premières personnes à avoir vécu sur le territoire canadien, ce sont les peuples autochtones, aussi appelés les Premières Nations. Lorsque les premiers colons sont arrivés sur le continent, ils ont décidé d'imposer leur langue et leur culture aux autochtones qui vivaient déjà sur le territoire depuis des milliers d'années. Un jour, les dirigeants canadiens ont décidé de créer ce qu'on appelait les «pensionnats indiens». Autrefois, on utilisait à tort le mot indien pour désigner les autochtones.

Il y a eu plus d'une centaine de pensionnats au Canada, et ce, jusqu'en 1996. C'était des écoles où les jeunes autochtones devaient vivre et apprendre la langue et la culture des Blancs. Et surtout, désapprendre la culture de leurs ancêtres. Les enfants étaient le plus souvent arrachés à leur famille et forcés de vivre dans ces pensionnats. Souvent, les familles ne retrouvaient pas leurs enfants qui leur avaient été enlevés.

DES MAUVAIS TRAITEMENTS...

Les enfants étaient maltraités dans les pensionnats autochtones. Ils n'étaient pas bien nourris et soignés ni accompagnés quand ils vivaient de la détresse. Certains sont décédés à cause des mauvais traitements. Pour ne pas créer de scandales, la direction des pensionnats n'en parlait pas. On ignore combien d'enfants y sont décédés.

Samedi dernier, un expert a trouvé des restes de 215

humains à l'aide d'un géoradar sur le site de l'ancien pensionnat de Kamloops, en Colombie-Britannique. Ce sont des restes d'enfants autochtones. Ils provenaient de la communauté Tk'emlúps te Secwépemc. On estime qu'au Canada, c'est plus de 2800 enfants qui sont décédés dans les pensionnats.



ILLUSTRATION EVERY CHILD MATTER ANDY EVERSON

UN PEU D'ESPOIR...

Cette nouvelle est très difficile à lire. Mais il est important de connaître ces faits de notre histoire. Tu dois savoir que les pensionnats autochtones n'existent plus. Dans les dernières années, plusieurs autochtones ont livré des témoignages à propos du traumatisme causé par les pensionnats. Le gouvernement canadien leur a aussi présenté ses excuses pour les mauvais traitements qui leur ont été infligés.

Il faut toujours garder en tête que respecter les droits des Premières Nations est primordial, et que beaucoup de travail reste à faire pour qu'ils ne subissent plus de discrimination. Chacun de nous doit participer à la réconciliation avec les Premières nations, les Métis et les Inuits.

PAR VIOLETTE CANTIN,
JOURNALISTE-STAGIAIRE,
AVEC LA CONSEILLÈRE MÉLISSA
MOLLEN DUPUIS, AMIE DU P'TIT
MAG, MEMBRE DE LA NATION INNU



UNE CHAMPIONNE QUITTE UN TOURNOI POUR SA SANTÉ MENTALE

Naomi Osaka est classée deuxième joueuse de tennis au monde. Cette semaine, elle s'est retirée de l'important tournoi Roland-Garros. Elle prend une pause et s'éloigne des tournois professionnels pour quelque temps afin de prendre soin d'elle.

QUE S'EST-IL PASSÉ?

Après chaque match de tennis, les joueurs doivent répondre aux questions des journalistes, on appelle cette pratique une conférence de presse. Le 26 mai, la joueuse de tennis japonaise a annoncé qu'elle ne répondrait pas aux questions des journalistes lors des conférences de presse du tournoi Roland-Garros.

Fâchés, les organisateurs lui ont infligé une amende de 15 000 \$. Ils lui ont dit qu'ils pouvaient la disqualifier du tournoi. À la suite de cette menace d'expulsion, Naomi

Osaka a décidé de se retirer elle-même de cette compétition.

UNE QUESTION DE TIMIDITÉ ET DE SANTÉ

Elle a ensuite expliqué qu'elle est très timide et qu'elle ressent de grandes vagues d'anxiété avant de s'adresser aux médias. Elle a aussi expliqué avoir fait une dépression après les Internationaux des États-Unis en 2018.

Naomi Osaka considère que les conférences de presse nuisent à sa santé mentale, et elle a donc préféré quitter le tournoi. Elle s'est excusée en privé aux organisateurs du tournoi, leur faisant tout de même part d'un désir de discuter avec eux pour trouver une façon d'améliorer les choses.

POURQUOI EST-CE QUE ÇA FAIT RÉAGIR?

Pour certains, les sportifs professionnels doivent parler aux

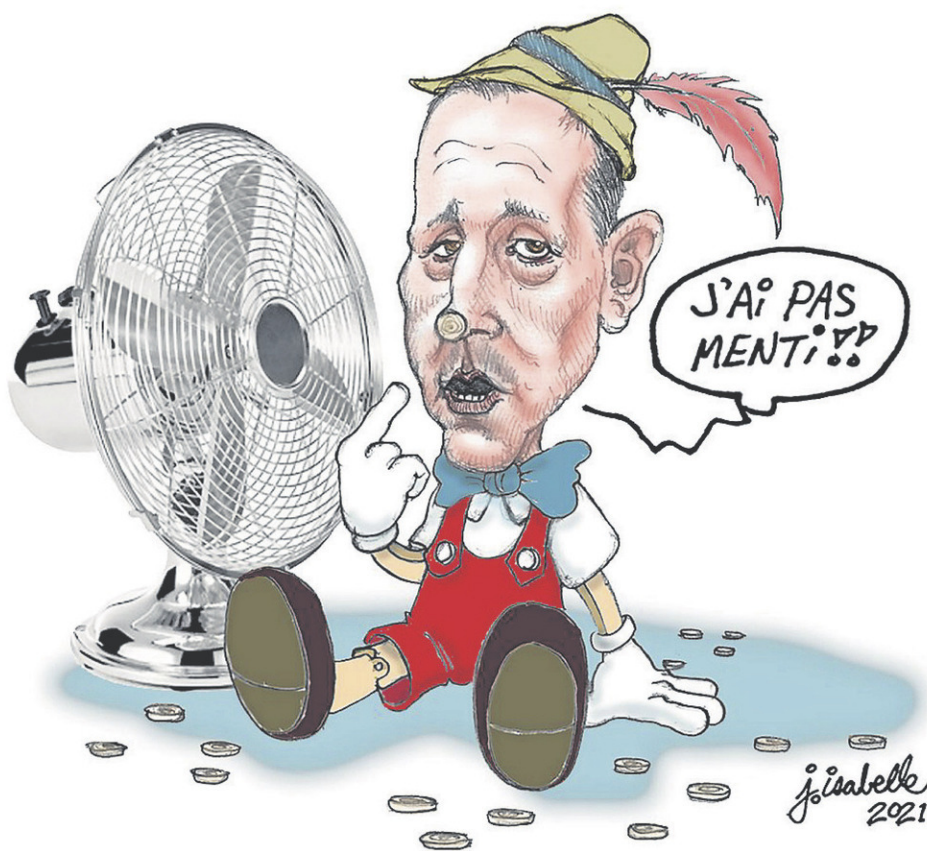


PHOTO WIKIMEDIA COMMONS

journalistes, car cela fait partie de leur travail. En effet, cela fait partie de leur contrat et c'est pour cette raison qu'une amende a été donnée à Naomi Osaka.

Beaucoup de grands joueurs de tennis ont apporté leur soutien à la jeune joueuse. Novak Djokovic, le numéro un mondial masculin, trouve Naomi Osaka très courageuse de parler publiquement de

sa dépression. Serena Williams compatit avec Naomi et croit que la santé mentale des athlètes devrait être une plus grande priorité! **ROXANNE LACHAPPELLE, JOURNALISTE-STAGIAIRE**



CARICATURE JEAN ISABELLE, LE NOUVELLISTE



LE MINISTRE DE L'ÉDUCATION A-T-IL MENTI ?

La COVID-19 peut se transmettre par aérosols, c'est-à-dire par des petites particules qu'on trouve dans l'air. Les chances d'attraper la COVID-19 par l'air sont minimes lorsqu'une pièce est bien ventilée, donc quand l'air est souvent changé. Certains bâtiments ont des systèmes de ventilation mécanique. Ces systèmes sont intégrés dans les murs et changent l'air régulièrement. Sans système semblable on peut toujours ouvrir les fenêtres et mettre des ventilateurs.

Les écoles du Québec sont un lieu d'éclosion de cas de COVID-19. La majorité d'entre elles n'ont d'ailleurs pas de système de ventilation mécanique. Des scientifiques pensent que la mauvaise ventilation pourrait expliquer le taux de propagation élevé dans les écoles.

Pour découvrir si les salles de classe étaient assez ventilées, le ministre de l'Éducation, Jean-François Roberge, a créé un protocole, une méthode, pour calculer la qualité de l'air dans les écoles. Jean-François Roberge a dit à plusieurs reprises que

l'Institut national de santé publique (INSPQ) avait approuvé son protocole. L'INSPQ regroupe des scientifiques qui conseillent le gouvernement en matière de santé.

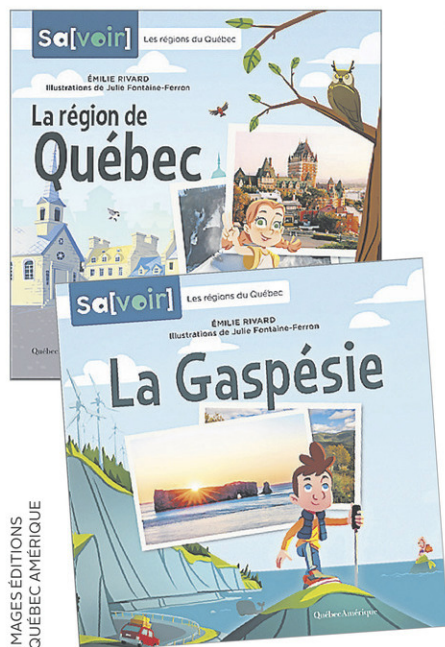
Pourtant, l'INSPQ dit qu'elle n'a jamais validé le protocole. Malgré tout, Jean-François Roberge a continué de dire que sa méthode avait été approuvée. Plusieurs politiciens disent que le ministre a menti, que c'est grave parce que la méthode pourrait donner des résultats qui ne sont probablement pas fiables.

Sur la caricature, on voit le ministre Roberge habillé comme Pinocchio. Pinocchio est un personnage de Disney qui tire son origine d'un livre pour enfants des années 1880. Il s'agit d'une marionnette en bois qui prend vie et dont le nez s'allonge lorsqu'il ment.

Sur le dessin, le ministre dit : « Je n'ai pas menti ». Nous voyons des petites rondelles de bois sur le sol. Cela veut dire que son nez, allongé par son mensonge, a été coupé par le ventilateur. Le ventilateur est une référence aux problèmes d'aération dans les écoles. **PHILIPPE JULIEN-BOUGIE**



C'EST PLATE... QU'EST-CE QU'ON FAIT?



Commence à préparer tes vacances!

Dans moins de trois semaines, tu finiras l'école et tu seras en vacances. Quelle chance! Que feras-tu de ces mois d'été sans devoirs ni leçons? Pour t'aider à dénicher des endroits à visiter et des activités à faire, l'auteure Émilie Rivard et l'illustratrice Julie Fontaine-Ferron ont créé deux livres — *La Gaspésie* et *La région de Québec* — qui te feront découvrir ces destinations prometteuses au Québec. Tu préfères le rocher Percé, les grands espaces et les repas de fruits de mer? Ou tu aimes mieux les musées, les quartiers historiques et les promenades en ville? Ces livres pleins de renseignements utiles et de jolis dessins t'aideront à choisir... avec l'avis du reste de ta famille, bien sûr! Tu trouveras ces livres en librairie ou à la bibliothèque. **FRANCIS HIGGINS**

Mots d'enfants

En deuxième année, en remplissant un questionnaire sur ses activités scolaires préférées, ma fille, a répondu à une question par :

«Un peu-ti-peux»

— Dorothée, 7 ans

Ma fille à qui on venait de présenter un garçon du nom de Vincent :

«Pourquoi, on l'a appelé un chiffre?»

— Annie, 4 ans

À son grand-père qui venait de lui dire qu'elle avait une belle queue de cheval, ma fille a répondu :

«Ben non voyons! C'est une queue de cheveux!»

— Raphaëlle, 3 ans

Ma fille, qui n'aimait pas les asperges nous disait, quand son frère l'embêtait :

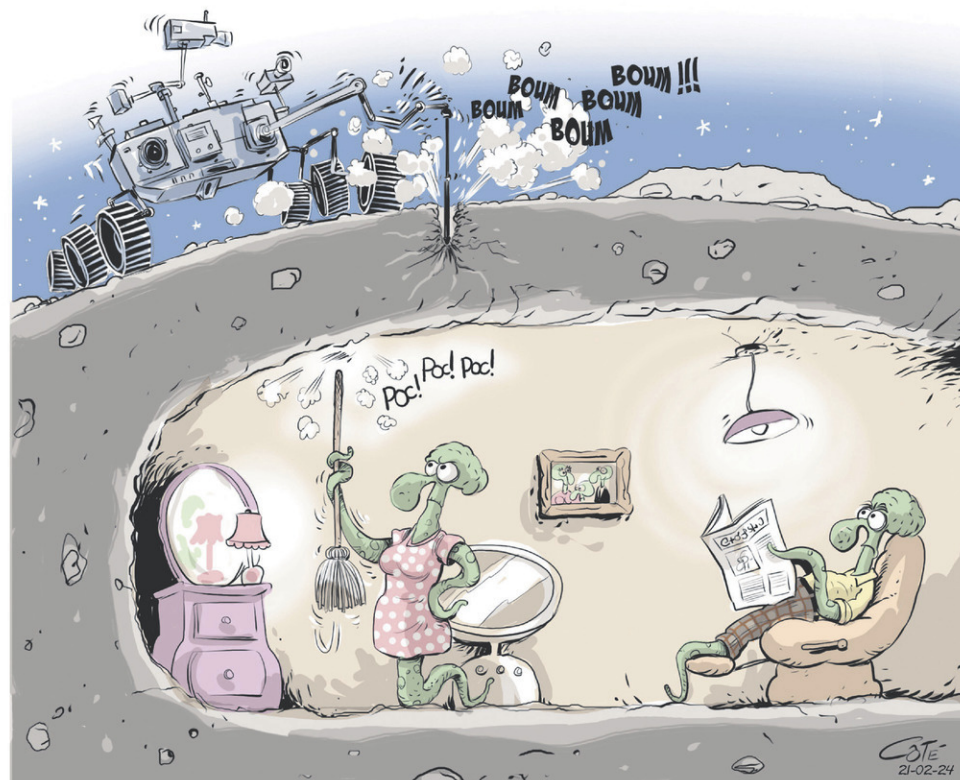
«Papa, Thomas il m'exasperge!»

— Raphaëlle, 4 ans

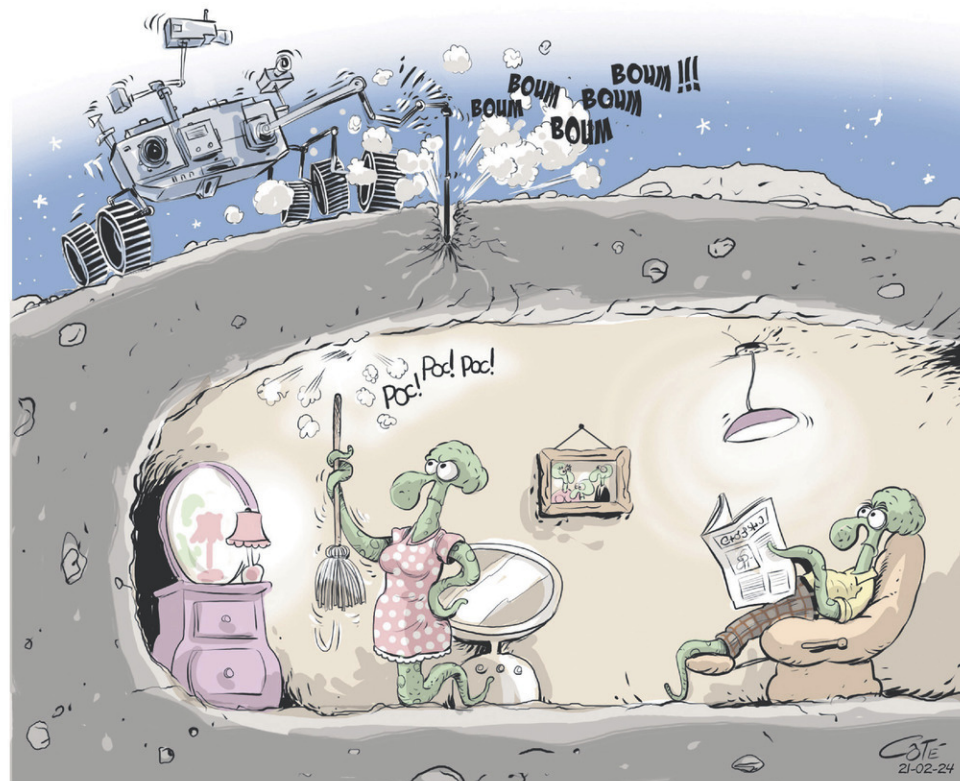
LE JEU DES 7 ERREURS

CES DEUX CARICATURES D'ANDRÉ-PHILIPPE CÔTÉ SONT EN APPARENCE IDENTIQUES. EN RÉALITÉ, IL Y A 7 ERREURS. **ES-TU OBSERVATEUR?**

À LA RECHERCHE DE TRACES DE VIE SUR MARS



À LA RECHERCHE DE TRACES DE VIE SUR MARS



① Une petite antenne en moins sur le robot ② L'ampoule de la lampe ③ La corde du cadre au mur ④ Un jupon à la robe de la martienne ⑤ Une pierre dans le mur ⑥ Une roue en moins ⑦ La manche de la vadrouille plus court

NOITUTOS



**FAITES-
NOUS RIRE**

Partagez les blagues et les phrases
craquantes de vos enfants, en indiquant
leur nom et leur âge, à lemag@lesoleil.com

LE PRINTEMPS TOUT LÉGER TOUT SUCRÉ!

LES P'TITS CUISTOTS



SOPHIE GRENIER-HÉROUX
Collaboration spéciale

Cette année, dans ma cuisine, le printemps rime avec asperges et rhubarbe. Quel plaisir renouvelé de voir l'été s'avancer peu à peu à travers ces légumes — et oui, la rhubarbe est un légume! — qui font sourire! Qui nous font fleurir, comme des bourgeons! Toi, qu'est-ce qui signifie le printemps dans ton garde-manger? Dans ton frigo? Serait-ce les restants du

barbecue d'hier soir? Les plats prévus pour un pique-nique? Ou encore les premiers popsicles de la saison? Ce qui est bien avec la chaleur qui s'en vient, c'est que les repas vont devenir aussi relaxes que nous! Deux trois légumes, une protéine, un trait d'huile d'olive et hop! Une salade. Une tranche de pain grillé, de l'huile, des tomates un fromage grillé, hop! Une tartine. C'est tout ça et bien des images de mes prochains repas qui m'ont inspiré la recette du mois : un jus de rhubarbe qui désaltère autant qu'il goûte le jujube! Selon moi, ça pourrait même devenir ta saveur préférée qui rime avec printemps.

À ta santé!

Pas de gaspillage!

Une fois ton jus terminé, tu auras peut-être le réflexe de jeter les morceaux de rhubarbe. Que nenni! Il ne faut pas! C'est une super base pour en faire une croustade! Suffit de déposer la rhubarbe cuite au fond d'un plat à pain ou à gratin, puis de mélanger dans un bol 1 ½ tasse de flocon d'avoine, ¼ tasse de farine, ½ tasse de cassonade ¼ tasse de beurre fondu. Dépose le crumble sur le dessus et envoie le tout au four à 350 °F pendant 20 à 30 minutes. Tadam!

Jus de rhubarbe

INGRÉDIENTS:

- 1 litre d'eau
- ½ tasse de miel
- 3 tasses (environ 6 branches) de rhubarbe

MÉTHODE:

- 1 Coupe les branches de rhubarbe en petits morceaux.
- 2 Dans une casserole, porte l'eau et le miel à ébullition.
- 3 Ajoute les morceaux de rhubarbe. Laisser mijoter à feu moyen pendant 10 minutes.
- 4 Pose un tamis au-dessus d'un bol. Verse le mélange dans le tamis et laisser égoutter 10 minutes. À la fin, tu peux presser légèrement la rhubarbe pour en retirer tout le liquide.
- 5 Verse le jus dans un pichet. Réfrigère le tout pendant environ trois heures.
- 6 Pour servir, ajoute dans les verres des glaçons, quelques feuilles de menthe ou encore des petits fruits, comme des fraises.



PHOTO LE SOLEIL, YAN DOUBLET



AS-TUVUÇA



1



2



3

POÉSIE TOUT
EN RONDEURS

4



5

Peindre sur une coquille d'œuf. Plusieurs d'entre nous ont déjà expérimenté la chose pour créer des cocos de Pâques colorés, mais l'exposition migratoire *L'Art fait son nid* amène le procédé à un autre niveau. Pour sa 5^e édition, cette exposition se déploie en simultané à Montréal, à Gatineau et, pour la première fois, à Québec. Les artistes sont invités à mettre en valeur la poésie de la forme unique de l'œuf, «symbole millénaire du printemps et de renouveau». À Québec, les 12 œuvres d'art hautes d'environ 90 cm sont réparties à quatre endroits à l'intérieur des Galeries de la Capitale pour la saison estivale. Les créations du peintre et illustrateur Félix Girard et de l'artiste multidisciplinaire EZB (Brad Laplante), tous deux de Québec, côtoient celles d'autres artistes émergents et établis de la province et d'ailleurs au pays. Info : artfaitsonnid.com RAPHAËLLE PLANTE



6

1 Franco É.
2 Marie-Claude
Marquis
3 Félix Girard

4 Jason Wasserman
5 Marc Sirius
6 EZB — PHOTOS LE SOLEIL,
YAN DOUBLET

HISTOIRES D'ATTENTE EN ATTENDANT

**JONATHAN
CUSTEAU**

CHRONIQUE

jonathan.custeau@latribune.qc.ca



LE BOURLINGUEUR

On répète souvent que le voyage, c'est le trajet plus que la destination. Aussi grandioses que puissent paraître les images qu'on partage sur les Facebook et Instagram de ce monde, ou même dans les publications de tourisme, il y a aussi beaucoup de rien, de pas grand-chose et d'attente, dans le voyage. Et des déceptions petites et grandes.

Parce que c'est bien ce que les plus mordus font, en ce moment, attendre de reprendre la route, je me suis pris à penser à ces intermèdes remplis de rien du tout qui comblent la majorité des voyages. En Inde, où j'avais l'impression de parcourir Montréal-Gaspé tous les deux jours, c'était particulièrement le cas.

Là-bas, Omer m'avait fabriqué un itinéraire du tonnerre. Tout ce que je voulais voir et un peu plus, tout ça condensé dans un tout petit mois. De Delhi aux confins du Rajasthan, en passant par Kerala, il ferait tout arriver dans les temps prescrits. Dans un pays aussi grand, il existe toujours quelqu'un pour nous mener du point A au point B. Il faut seulement mettre la montre de côté. Un réflexe que je n'avais pas.

Il y a eu le trajet en train entre Delhi et Varanasi, qui devait durer toute la nuit pour une douzaine d'heures au total, qui s'est finalement étiré à une vingtaine d'heures. Deux jours plus tard, le train qui devait me mener à Khajuraho ne passerait pas. Ce serait plutôt un aller simple pour Satna, sept heures de rails plus loin, avant de terminer le trajet conduit par un chauffeur somnolant dans un brouillard qui s'épaississait en même temps que la nuit.

Je ne compte plus les fois où j'ai demandé «Combien de temps jusqu'à la destination», pour savoir

à quel moment je devais songer à descendre du bus, du train ou de la camionnette qui me transportait. Le temps que j'ai passé à angoisser, considérant qu'à la plupart des occasions, il fallait le double de la durée qu'on m'avait annoncée.

Y'a de ces journées, comme celle où j'ai quitté Bundi, sans doute ma ville favorite en Inde, qui s'étirent sans fin. J'avais jusque-là été particulièrement chanceux d'avoir été au sec tout le périple durant. Mais ce matin-là, le gris s'étendait de la poussière sous mes semelles jusqu'au ciel qui promettait de tomber à tout moment. La journée n'avait pas encore vieilli et on devait me cueillir pour me déposer à Udaipur, à plus ou moins cinq heures de bitume, top chrono, si on en croit Google.

J'ai beau avoir aimé Bundi, j'ai trouvé la ville un peu ennuyante pendant que j'attendais mon chauffeur qui ne se pointerait jamais. Un branle-bas plus tard, je décollais avec un compagnon de route qui ne parlait que très peu d'anglais. J'ai vu un bout de l'Inde qu'on ne nous montre pas souvent. Celui loin des Taj Mahal et des forteresses, alors que nous avons parcouru les petites routes à l'intérieur des terres. Les Indiens qui vivaient là, dehors, avaient parfois élu domicile dans des cabanes qui ne tenaient qu'avec des bâtons de bois.

Les soubresauts de la route caillouteuse compensaient l'absence de conversation.

Et il y a eu cet arrêt à Chittorgarh, où Omer assurait qu'il fallait absolument faire une visite. Je soupçonne qu'il ne s'agissait que d'un prétexte pour me permettre de me délier les jambes, compte tenu des quelques minutes qu'on m'a laissées pour explorer. Quoiqu'on

trouve à Chittorgarh le plus grand fort de toute l'Inde, ce qui n'est pas peu dire, on n'y voyait que dalle alors que toute la pluie tombait sur moi et qu'elle se mêlait à tout le brouillard imaginable.

J'ai retenu de Chittorgarh des chiots abandonnés qui couinaient, frigorifiés, et des singes pas trop polis qui, perchés au-dessus de nos têtes, laissent parfois choir des projectiles indésirables.

Aucune de mes photos du jour ne serait digne d'Instagram. Quoique par beau temps, et avec du temps, justement, il y a sans doute matière à se pencher sur l'histoire de cette forteresse assiégée trois fois où, ne voyant pas d'issues, les femmes et les enfants sacrifiaient leur vie sur un grand bûcher.

Nous avons repris la route jusqu'à après la tombée de la nuit pour arriver à Udaipur dans la cohue d'un mariage princier. La voiture s'est frayé un chemin dans la foule pour trouver, après moult tergiversations, l'adresse où je devais loger. Il était déjà trop tard pour espérer trouver de quoi manger. N'eût été l'amabilité de mes hôtes, je me serais couché le ventre vide.

Les journées comme celles-là sont légion. Je ne compte plus celles qui ne consistent qu'à faire les cent pas. Dans ce temps-là, j'observe la vie.

Il y a eu l'Inde, mais il y a eu les trajets qui ont duré une journée ailleurs aussi, en Birmanie par exemple, où je ne savais plus comment positionner mes jambes pour me dégourdir à l'intérieur d'une minifourgonnette. Idem pour l'Ouganda, où le transport public, largement moins cher que l'embauche d'un chauffeur privé, met aussi six fois plus de temps à atteindre la destination.



1



2

Dans les deux cas, la vie sauvage, les villages ou les montagnes se sont déployés de l'autre côté de la fenêtre. J'ai emmagasiné autant que possible des souvenirs éphémères de ces hameaux de bord de route où aucun touriste ne s'arrête jamais. Et pourtant, j'ai tendance à me faire la promesse de revenir là pour échanger avec les populations locales. Des promesses d'ivrogne, sans doute.

On repassera pour la grandiloquence en Roumanie aussi, où le bus que j'attendais à Sibiu s'est pointé avec trois heures de retard, trafic oblige. J'ai vu le terminus se remplir et se vider, de même qu'un échange suspicieux de bagage. Une valise a d'abord été abandonnée sur un banc. Des individus sont ensuite passés, une dizaine de minutes plus tard, ou peut-être une heure, je ne sais plus, pour la récupérer. J'avais

1 Les photos que j'ai gardées de Chittorgarh, en Inde, ne feront certainement pas leur chemin jusqu'à Instagram, avec toute la pluie et le brouillard.

— PHOTOS LA TRIBUNE, JONATHAN CUSTEAU

2 Voyager, c'est aussi accepter de passer une journée complète dans une minifourgonnette, à regarder les paysages, comme ici en Birmanie.

l'impression de jouer dans un mauvais film de gangsters.

Les moments bien involontaires d'attente sont partout. S'ils forgent la patience, ils ne sont pourtant pas des raisons de se plaindre. C'est un privilège de pouvoir perdre son temps à l'autre bout du monde.



Les secrets lacustres de Mario Cyr

**ISABELLE
PION**

CHRONIQUE

isabelle.pion@latribune.qc.ca



SORTIE PRENDRE L'AIR

En plus de trente ans, le plongeur Mario Cyr s'est promené d'un océan à l'autre, s'est rendu en Arctique une quarantaine de fois, et a capté derrière sa lentille l'essence du monde marin et animal. Cet automne, il visitait les îles Galapagos pour la toute première fois. Cet été, il part à la découverte des secrets lacustres de la province, que l'on pourra découvrir dans

Secrets des profondeurs, à Unis TV.

Il a beau avoir traîné sa caméra aux quatre coins de la planète, le Madelinot s'émerveille de ce qui se cache sous la ligne d'horizon. Chez nous.

« Pour moi, ça a été une révélation, lance-t-il au bout du fil. Je suis un peu fanatique d'histoire. C'est incroyable comment les lacs du Québec recèlent des histoires du passé. Les lacs, les gens se construisaient autour et s'en

servaient énormément, donc ça a laissé beaucoup de traces non apparentes à la surface. Mais quand on y plonge, ça révèle des secrets et des pages complètes de l'histoire de la nation québécoise. Ça a été vraiment une révélation pour moi. »

Au cours de ses escales aux côtés de l'historien Samuel Côté, Mario Cyr a plongé dans les eaux du Memphrémagog, un plan d'eau qui a notamment fait office de route maritime entre le Québec et les États-Unis.

Samuel Côté, également chasseur d'épaves, dénêche des histoires et son collaborateur a pour mission de valider si elles sont bel et bien réelles et de les documenter, résume celui qui a été nommé Chevalier de l'Ordre national du Québec.

« C'était un lac extrêmement important au début des

années 1900, où il y avait plein de gens qui voyageaient. C'était un endroit de villégiature pour les riches de Montréal. Il y avait énormément de vie sur le lac et on retrouvait une série de phares. C'est un peu ce qu'on est allé voir... On a trouvé des vestiges, des bases de phares construits et détruits par la glace et les hivers. Ça reste des endroits dangereux, parce que ça fait des hauts-fonds », raconte celui qui a déjà plongé dans le Memphré avec le plongeur émérite Jacques Boisvert, un fêru d'histoire aujourd'hui décédé. Le Magogois cumulait plus de 5500 sorties sous l'eau.

« Il m'avait amené dans un endroit où il y avait de vieilles bouteilles. J'ai essayé de me rappeler où exactement, je n'ai pas pu trouver. Il connaissait le lac comme le fond de sa poche. »

L'équipe de tournage visitera

aussi le lac Orford.

Lors du premier épisode, Samuel Côté s'intéresse au contrebandier Alfred Lévesque et aux traces qu'il a pu laisser dans le lac Témiscouata, un grandiose plan d'eau du Bas-Saint-Laurent, tout près de la frontière avec le Nouveau-Brunswick.

Mario Cyr s'y était déjà arrêté pour suivre Éric Charrier, dans le cadre d'un record de plongée sous la glace. « J'avais plongé sous la glace avec lui, j'étais descendu dans le fond à 70 mètres. »

L'explorateur a commencé à faire de la plongée commerciale dans les années 70. C'est un appel de *National Geographic*, en 1991, qui a marqué un point culminant dans sa carrière. Le plongeur vidéaste a alors été mandaté pour filmer des morses. En 2009, il a fait partie des membres de la première équipe à filmer des



1

ours polaires sous l'eau, sans cage pour se protéger.

Son compteur affiche des participations à plus de 150 documentaires. Même si l'environnement est complètement différent, sans vague et sans courant, descendre au fond de nos lacs québécois représente certains défis.

« Ce qui est le plus différent ou le plus troublant, c'est la visibilité. Il y a des lacs extrêmement clairs, mais plusieurs n'ont pas une grande visibilité. Ça a été un défi de taille parce que souvent, on a trouvé des objets, mais en tâtant. On ne les voyait pas, ou on les voyait avec notre faisceau de lumière, à un mètre, mais c'était le noir total. »

Pendant la belle saison, il met les projets extérieurs sur pause pour se consacrer entre autres à son Bistro Plongée Alpha aux Îles de la Madeleine.

Les photos de Mario Cyr ont voyagé partout – elles ont notamment été exposées en Chine – et son œuvre et son parcours prennent une tout autre forme



2



3

Suggestions, questions, commentaires? Écrivez-moi à isabelle.pion@latribune.qc.ca Suivez-moi sur Instagram à [isabelle.pion](https://www.instagram.com/isabelle.pion)

1 Le plongeur Mario Cyr avait déjà plongé dans les lacs du Québec, mais il a eu l'occasion de mieux les découvrir avec *Secrets des profondeurs*. — PHOTO UNIS TV

2 Mario Cyr a plongé dans les eaux du Memphrémagog en plein hiver. — PHOTO UNIS TV

3 Au lac Témiscouata, *Secrets des profondeurs* s'intéresse à l'histoire du contrebandier Alfred Lévesque. — PHOTO UNIS TV



4

avec l'exposition immersive du Cirque Éloïze *Sous les glaces avec Mario Cyr*. Celle-ci, présentée à Montréal, met en lumière ses voyages en Arctique.

« Ça m'a fait plaisir quand Jeannot Painchaud (du cirque Éloïze) m'a approché. J'ai dit oui sans trop réfléchir. Je pensais que ce serait une exposition comme on voit habituellement, mais on est complètement dans un autre monde. »

« C'est comme une espèce d'accomplissement. Les gens vont avoir la chance de voir ce que je fais et comment on se retrouve sous les glaces, comment on vit dans les campements. Les gens vont être un peu immergés dans cette structure. Je pense que ça va leur plaire, c'est de toute beauté. »

4 Samuel Côté, historien et chasseur d'épaves, dénêche des histoires et son collaborateur plongeur Mario Cyr a pour mission de valider si elles sont bel et bien réelles et de les documenter. — PHOTO UNIS TV

Vous voulez voir?

Secrets des profondeurs

Les lundis 20 h à compter du 7 juin
Unis TV

Exposition *Sous les glaces avec Mario Cyr*

www.souslesglaces.com



Les Reines d'Égypte offre un voyage étonnant à la découverte d'une poignée de souveraines ayant marqué l'une des plus importantes civilisations de l'Antiquité.

— LE DROIT, SIMON SÉGUIN-BERTRAND



L'ÉCRIN DES REINES D'ÉGYPTE

YVES BERGERAS
ybergeras@ledroit.com

Si le grand public connaît généralement la Vallée des rois, où l'on a mis à jour de nombreux tombeaux de pharaons, combien ont entendu parler de la vallée des Reines, elle aussi située aux abords de Louxor ?

C'est là, sur sa rive ouest du Nil, où reposent Néfertari et les sépultures de plusieurs autres souveraines de l'antiquité, que propose de nous conduire le Musée canadien de l'histoire (MCH) avec sa nouvelle exposition (une première post-confinement) *Reines d'Égypte*.

Celle-ci focalise son attention sur sept femmes qui eurent, il y a quelque 3500 ans, une influence politique, diplomatique, militaire ou religieuse majeure, tout en ouvrant une fenêtre sur la vie quotidienne de ces femmes — qui évoluaient au sein d'une société éminemment patriarcale, faut-il le préciser.

Mères, sœurs et/ou épouses de rois, elles en partagèrent la nature divine, et deux d'entre elles devinrent même pharaonnes, découvrira-t-on au détour des vitrines.

Au fil d'un itinéraire divisé en six sections thématiques, le visiteur croquera plus de 300 artefacts, statues et statuette, sarcophages et cercueils (les premiers en pierre, les seconds en bois), objets funéraires et bijoux, outils et matériaux artisanaux, le temps de faire plus

ample connaissance avec Néfertiti, épouse adorée (ce dont témoigne les représentations du couple) d'Akhénaton... mais aussi Hatshepsout, une des rares reines à avoir atteint le statut de pharaon. À la mort de Thoutmosis II, son époux et demi-frère, elle a exercé la corégence du royaume en attendant que son neveu soit en âge de régner. Il y a aussi Mout-Touy, Ahmès-Néfertari et la fourbe Tiye... sans oublier Néfertari et la discrète Isisnefert, toutes deux épouses de Ramsès II.

L'exposition s'intéresse plus spécifiquement aux reines issues du Nouvel Empire (1539-1076 av. J.-C.), époque durant laquelle la civilisation égyptienne, à « l'apogée de sa puissance et de son raffinement », est aussi marquée par l'ampleur inégale du « statut et de l'influence » des souveraines.

Certaines, régentes particulièrement respectées, osèrent gouverner. Elles furent quelquefois même divinisées (comme l'étaient les rois), à l'image d'Ahmès-Néfertari, qu'on vénéra près de cinq siècles après sa mort.

SUR LES RIVES DU NIL

L'espace d'exposition est configuré pour donner l'impression de visiter la région de Thèbes (aujourd'hui Louxor). On est accueilli par les eaux du Nil — symbolisées par un marquage au sol, mais aussi en sons en images, grâce à une vidéo concoctée par le studio Ubisoft — qui séparent d'un bord un palais

royal, un temple et un harem*, à découvrir à « l'Est »; et la nécropole de la Vallée des reines, un village d'artisans, et le tombeau de Neferari, quant à eux situés sur la rive « occidentale ».

Cette simple scénographie, de toute beauté, est absolument réjouissante.

« Elle sert à mettre en contexte l'univers social, religieux et quotidien de ces reines », ainsi que la vie quotidienne des artisans qui par milliers se cassaient l'échine à ériger, décorer et figoler, qui un tombeau digne d'un reine, qui un temple pas piqué des hannetons, qui un harem*, explique le conservateur du MCH Mauro Pericelli. C'est lui qui a supervisé l'adaptation gatinoise de cette exposition initialement présentée en 2018 à Pointe-à-Callière - Cité d'archéologie et d'histoire de Montréal.

En 2021, à l'heure des mesures sanitaires — l'exposition devait initialement être présentée à Gatineau l'été dernier; elle a été reportée en raison de la pandémie —, il semblait logique et sage d'éviter les bornes interactives et autres stations « tactiles ».

EXPÉRIENCE «MULTISENSORIELLE»

Sans bébelle à tripoter, le visiteur peut se sentir projeté dans le temps (un saut d'une ou deux générations, quand les yeux devaient faire l'essentiel du boulot de décryptage), ce qui n'est pas désagréable en soi. Et

puis, l'expérience demeure immersive, « multisensorielle », grâce aux ambiances sonores feutrées de clapotis fluviaux, de vents dans les dunes, d'outils d'artisans frappant la pierre, etc.

Les designers et muséologues du MCH ne se sont d'ailleurs pas contentés de remodeler le contenu : ils en ont ajouté, fait valoir la directrice générale par intérim des lieux, Chantal Amyot.

Les équipes du MCH ont créé du matériel audiovisuel (les ambiances sonores, notamment) et fonctionné plusieurs courts films d'animation, qui, s'ils sont moins spectaculaires que les vidéos d'ambiance créées par Ubisoft (à qui l'on doit le jeu *Assassin's Creed Origin*, ayant pour cadre l'Égypte antique), sont, d'un point de vue didactique, particulièrement réussis.

PANTHÉON OMNIPRÉSENT

C'est le cas de cette sympathique vidéo qui vient « traduire » en images de synthèse la scène représentée sur un artefact illustrant le rituel de « la pesée du cœur du défunt ».

On peut y observer, au côté d'Osiris, Horus et Anubis, la déesse Maât, symbole de la justice, posant dans sa balance l'organe d'un bord, sa plume de l'autre, pour vérifier si le cœur du trépassé est pur et s'il a mérité sa place dans l'au-delà.

On se laisse facilement ébahir par certaines statues monumentales, les maquettes détaillées de tombeaux,

la beauté de vases canopes (destinés à accueillir les organes du défunt lors de sa momification) à l'effigie de ces dieux zoomorphes (si les dieux sont légion en Égypte; ils sont tout aussi omniprésents, ici), et de tant d'autres artefacts.

On esquisse un sourire respectueux en passant devant la stèle funéraire, entièrement peinte et haute en couleur, retrouvée dans le tombeau d'un tailleur de pierre répondant au nom de Karo. Dans une sorte de BD hiéroglyphique sur support calcaire, l'artisan s'est lui-même mis en scène au centre d'un rite sans doute destiné à amadouer les dieux, avant son passage pour l'au-delà.

Autre objet spectaculaire : ce long rouleau appelé « *Papyrus de la conspiration du harem* ». Ce document juridique décrit les actes d'accusation et les punitions infligées aux conspirateurs qui tentèrent d'assassiner le pharaon Ramsès III.

Reines d'Égypte a ouvert ses portes mercredi. L'exposition restera à l'affiche jusqu'au 22 août 2021.

Billets (horodatés, afin de limiter le nombre de visiteurs au même moment) : museedelhistoire.ca.

* rien à voir avec l'acception arabo-musulmane du terme harem; on parle ici d'un espace social destiné à l'agrément des femmes de la haute société et à l'éducation de leurs rejetons, destinés aux plus nobles fonctions administratives ou religieuses.